





**VOYOU**

## Collection « Etudes grecques »

dirigée par Renée-Paule Debaisieux

- **Edmond ABOUT**, *La Grèce contemporaine, 1854* [réédition, présentée et annotée par J. Tucoo-Chala] – 304p.
- **Venetia BALTA**, *Problèmes d'identité dans la prose grecque contemporaine de la migration* – 234p.
- **Paul CALLIGAS**, : textes traduits, présentés et annotés par Marie-Paule Masson-Vincourt :
  - Thanos Vlécas* – 320 p.
  - Des Prisons* – 112p.
  - Réflexions historiographiques* – 174p.
  - Voyage à Syros, à Smyrne et à Constantinople* – 222 p.
- **Constantin CHATZOPOULOS**,
  - Dans l'obscurité et autres nouvelles* [Nouvelles traduites du grec] – 90p.
  - Automne* [texte bilingue, traduit, commenté et annoté par Nicole Le Bris] – 477 p.
- **Joëlle DALÈGRE**, *La Thrace grecque, populations et territoire* – 270p.
- **Renée-Paule DEBAISIEUX**,
  - Le Décadentisme grec (1894-1912)* – 272p.
  - Le Décadentisme grec, une esthétique de la déformation* 186p.
- **Andréas EMBIRICOS**, *Domaine intérieur* [Traduit par Jacques Bouchard] – 112p.
- **Ioannis KONDYLAKIS**, *Patoukhas* [Traduit, présenté et annoté par Vassiliki et Pierre Coavoux] – 206p.
- **Marie-Paule MASSON-VINCOURT**, *Paul Calligas (1814-1896) et la fondation de l'Etat grec* – 658 p.
- **Grégoire PALAIOLOGUE**, *L'Homme aux mille mésaventures (1839)* [Traduit, présenté et annoté par Henri Tonnet – Édition bilingue] – 650p.
- **Charles-Sigisbert SONNINI**, *Voyage en Grèce et en Turquie (1801)* [Présenté et annoté par Patrice Brun] – 253 p.
- **Henri TONNET**, *Histoire du roman grec, des origines à 1960* – 304p.
- **Irini TSAMADOU-JACOBBERGER**,
  - Le nom en grec moderne, Marqueurs et opérations de détermination* – 336p.
  - Mélanges offerts à Astérios Argyriou* – 416p.
- **Mario VITTI**, *Introduction à la poésie de Georges Séféris* [Traduit du grec] – 256p.

**Pénélope S. Delta**

# **VOYOU**

**Titre original : Ο Μόγκας**

*Edition bilingue, texte traduit du grec et préfacé  
par Marie-Cécile Navet-Grémillet*

**L'Harmattan**

© L'Harmattan, 2002  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris – France

L'Harmattan Hongrie  
Hargita u. 3  
1026 Budapest – Hongrie

L'Harmattan, Italia s.r.l.  
Via Bava 37  
10124 Torino – Italia  
ISBN : 2-7475-2553-8

## PREFACE.

On trouvera ici la première traduction en français d'un roman grec écrit dans le premier tiers du XXe siècle par une femme de la grande bourgeoisie à la fois alexandrine et athénienne.

Ce texte, destiné initialement aux enfants d'une douzaine d'années, présente aujourd'hui pour le lecteur adulte un réel intérêt historique et idéologique, Il aborde en effet un problème très sensible en Grèce à l'époque et revenu naguère sur le devant de la scène : celui de l'identité nationale. Mais pour bien comprendre cette histoire que Delta mit plus de vingt ans à écrire, il faut faire sa connaissance et envisager la situation de la Grèce, d'Alexandrie et de la Macédoine au début du XXe siècle.

A peu près inconnue en France, Pénélope S. Delta (1874-1941) est très célèbre en Grèce. On l'y considère comme l'auteur phare de la littérature enfantine et l'un des fers de lance du mouvement littéraire et linguistique qui a rendu ses lettres de noblesse à la langue parlée face à la langue savante artificielle. P. S. Delta est également une personnalité de la société grecque, par son appartenance à une famille influente et au courant libéral. Elle est en effet la fille d'Emmanuel Bénaki, maire d'Athènes, député et ministre du premier gouvernement Vénizélos (opposant aux conservateurs et partisan de la Grande Grèce, signataire du Traité de Sèvres en 1920). Pénélope a soutenu passionnément cette politique qui devait "rendre" à la Grèce ses territoires et sa grandeur d'antan (des Balkans à l'Asie Mineure) et a écrit pour les petits Grecs des romans qui réveillent leur sentiment identitaire notamment en les instruisant sur l'histoire byzantine, oubliée après des siècles de domination ottomane. Elle continue à lutter dans ce sens après la Grande Catastrophe de 1922, lorsque les Grecs doivent quitter l'Asie Mineure et, comme son père, vient en aide aux réfugiés dont l'afflux menace gravement l'économie du pays. Enfin, à demi paralysée, désespérée par l'évolution culturelle, économique et politique de la Grèce (notamment lors de la dictature de Métaxas), Delta suit avec angoisse les premiers développements de la Seconde Guerre Mondiale et se suicide en avril 1941, le jour où les troupes allemandes entrent dans Athènes.

Telle est l'image, juste mais incomplète, que les Grecs se sont faite d'un auteur dont les livres ont nourri plusieurs générations et sont toujours en évidence au rayon jeunesse. Mais depuis que ses oeuvres autobiographiques sont apparues en devanture des librairies, ses anciens lecteurs ont dû revoir leur vision de Delta. On avait oublié ou négligé le fait qu'elle avait passé plus de la moitié de sa vie à Alexandrie où elle était née et avait fréquenté la société cosmopolite des grands bourgeois dont son père, négociant en coton, avait été longtemps un éminent représentant.

Pourtant son célèbre *Voyou*, publié de son vivant, en 1935, offrait déjà un vrai témoignage sur la vie quotidienne et la perception du monde des Grecs d'Alexandrie des années 1900. Car cette fiction fortement ancrée dans un contexte historique réel et précis conduit le lecteur à le connaître de l'intérieur. Et c'est là l'un des intérêts incontestables de ce roman.

Mais, curieusement, son cadre ne se limite pas à l'Égypte. L'une des originalités de ce récit vient de sa situation à la croisée de deux univers contemporains l'un de l'autre, deux univers grecs, mais présentés comme totalement opposés. Nous évoluons dans le monde alexandrin de la grande bourgeoisie d'affaires pour qui la vie est facile et déjà agrémentée de tout un confort moderne que la Grèce et bien des pays occidentaux ignorent encore à l'époque. Mais l'histoire de Vassilis, le Macédonien, nous plonge aussi, et brutalement, dans l'existence rude et dangereuse du peuple grec de Macédoine qui, sous le joug turc, lutte contre les Bulgares et pour sa liberté, dans des conditions qui rappellent beaucoup la Guerre d'Indépendance, menée contre les Turcs en 1821 et fondatrice de l'État grec moderne.

Pour lire *Voyou*, il faut donc se pencher tour à tour sur deux éléments distincts de l'histoire grecque au tournant du XXe siècle, sur deux régions de l'hellénisme totalement différentes mais que Delta relie ici par les noeuds d'une intrigue identitaire.

#### L'ÉGYPTE ET ALEXANDRIE 1800-1937.

On peut grosso modo faire correspondre ainsi les chapitres de l'histoire égyptienne de l'époque à la vie de Delta :

- La situation qui a amené des gens comme son père à s'installer en Égypte (1800-1865).

- La période où P. Delta vit à Alexandrie et où elle y situe son roman (1865-1914).

- La période où P. Delta ne vit plus à Alexandrie et où elle écrit *Voyou* (1914-1937).



### **- 1800-1865: De l'occupation française au Khédivé Ismaïl.**

Après le départ de Napoléon et des troupes françaises en 1801, les Turcs et les Mamelouks se disputent le pouvoir sur l'Égypte. Les Anglais jouent les arbitres pour effacer l'influence française. Mais après leur départ, l'ambition d'un général de la Brigade des Albanais, Méhémet Ali, met fin à l'alternative : après avoir pris le parti des Mamelouks, il se rallie aux Turcs qui lui donnent le titre de Pacha d'Égypte en échange de sa vassalité. Amené ensuite à combattre au côté des Turcs lors de la Guerre d'Indépendance grecque, il négocie et obtient le pouvoir héréditaire sur l'Égypte et viager sur le Soudan.

Il cherche alors à mettre en valeur son pays. Sur les conseils d'économistes anglais et français il intensifie la culture du coton, du lin, du chanvre et des céréales. Il invite les étrangers, dont les Grecs, à venir s'installer en Égypte. Mais son dirigisme aboutit à un monopole d'Etat qui nuit à la modernisation de l'industrie.

Son fils aîné, un de ses neveux, son quatrième fils puis son petit-fils Ismaïl lui succèdent. Le premier meurt rapidement. Le second, d'esprit rétrograde, ferme usines et écoles. Les derniers reprennent de grands travaux. C'est alors qu'on entreprend le percement du Canal de Suez qui, ajouté à la peste bovine de 1865, met le pays dans de sérieuses difficultés financières.

### **- 1865-1914: Du Khédivé Ismaïl à la révolte nationaliste.**

Ismaïl, soucieux de l'indépendance du pays, aggrave la situation économique en acceptant de payer un double tribut à la Porte en échange d'une relative autonomie de l'Égypte et du statut de Khédivé pour lui-même et ses descendants.

Il modernise néanmoins très vite le pays en construisant des canaux, des voies de chemin de fer, des lignes télégraphiques. Il crée des écoles, des sociétés savantes et des musées.

Il permet de nouvelles installations aux Européens en instituant des tribunaux où les étrangers peuvent siéger, en créant des institutions laïques et en ouvrant la Bourse du coton.

Mais sa participation à la Guerre de Crimée au côté des Turcs et à la Guerre du Mexique au côté des Français, ruine le pays. L'Égypte doit accepter en 1876 un contrôle financier étranger et en 1877 un conseil des Ministres franco-anglo-égyptien.

On assiste alors à la première explosion de nationalisme, la fameuse Révolution d'Orabi de 1882. Cet officier, Ministre de la Guerre, suscite une révolte contre l'ingérence étrangère. La flotte anglaise bombarde Alexandrie. Orabi est neutralisé. L'Égypte ne paie plus tribut à la Porte et de fait les Anglais dirigent le pays.

La culture et le commerce du coton en lien avec les industries textiles anglaises se développent encore davantage .

Mais le Parti National reprend le flambeau de l'opposition en 1907 et réclame l'évacuation anglaise.

### **- 1914-1937: Du protectorat britannique à l'indépendance**

A l'occasion de la Première Guerre Mondiale, les Anglais établissent leur Protectorat officiel en Egypte sous prétexte que les Turcs sont dans le camp adverse. Ils nomment un Sultan d'Egypte, mais le Haut-Commissaire anglais mène le pays.

La montée du nationalisme aboutit à de nouvelles émeutes qui forcent les Britanniques à renoncer à leur Protectorat. Ils conservent néanmoins l'armée, la protection des étrangers et des minorités, et les lignes de communication avec leur Empire.

Le Sultan Fouad devient un roi constitutionnel, opposé à une bourgeoisie de la finance et du coton qui forme le parti Wafd. Celui-ci désire à la fois l'indépendance de l'Egypte et le maintien des relations commerciales avec l'étranger. Il obtient des barrières douanières et, en 1936-37, un traité qui abolit les avantages accordés aux étrangers en territoire égyptien. Le pays désormais marche vers la République Egyptienne de 1952.

### **- Le cas particulier d'Alexandrie.**

Alexandrie occupe une place à part du fait de son isolement géographique et de sa position maritime, unique en Egypte.

La ville, quasi abandonnée sur sa péninsule depuis le XIVe siècle, renaît sous l'impulsion de Méhémet Ali qui recrée le port et lui rend son antique fonction de "bouche" de l'Egypte.

Le Pacha invite les minorités de l'Empire Ottoman à s'y établir et Alexandrie voit affluer des vagues de réfugiés grecs, libanais ou syriens lors des périodes de tension avec les Turcs. On notera en effet que, né en Macédoine, Méhémet Ali est resté en contact avec les Grecs et qu'ils sont naturellement les plus nombreux à répondre à son offre. La ville ne tarde pas à compter plus de cent mille habitants, puis deux cent mille.

Lorsque la culture du coton se développe, le port alexandrin devient un lieu essentiel pour le commerce. Il attire des négociants de toute la Méditerranée qui vont y apporter leur variété culturelle et construire ensemble une ville européenne qui s'étendra tout le long de la côte à la manière des cités balnéaires à la mode en Occident

Ainsi, pendant que l'Egypte court à la ruine, la grande bourgeoisie cosmopolite fait-elle fortune à Alexandrie.

Ce développement social et urbain en fait un monde à part où les "Arabes", plus des deux-tiers de la population, sont négligés.

En effet, au fur et à mesure que la ville grandit et que le commerce du coton devient plus florissant (vers 1865 la Guerre de Sécession américaine provoque un véritable "Boom" du coton), les groupes ethniques s'organisent en Communautés et colonies. Les "indigènes" demeurent longtemps en dehors de ce système, mais finiront par créer une Communauté musulmane.<sup>1</sup>

Les grands bourgeois se réunissent en une Commission du Commerce d'Exportation et en 1890 ils fondent la Municipalité d'Alexandrie. Composée de notables issus des diverses colonies et communautés, elle a pour but d'organiser le développement et la vie de la cité que ni le Khédivé ni les Anglais ne pourront jamais gérer comme le reste du pays. La ville, trop grande, trop mélangée, trop "libre" acquiert donc une certaine autonomie.

Le mélange des populations et les poussées nationalistes égyptiennes donnent lieu à des heurts et des actes de violence interethniques. Mais à cette charnière du siècle, la Municipalité parvient à réaliser l'équilibre, une cohésion sociale sans ghettos. Les Alexandrins sont polyglottes, même s'ils adoptent le français comme langue véhiculaire. Ils se répartissent commerces et métiers selon leurs origines. Chaque ethnie est liée aux autres et nombre d'institutions créées par les uns profitent à d'autres.

A l'intérieur de cette mosaïque, les Grecs occupent une place privilégiée. Plus nombreux qu'aucune autre minorité et peu enclins à quitter une ville moderne pour une Grèce où l'on vit de manière encore archaïque, ils se sentent résolument Alexandrins. Il faut d'ailleurs considérer que la Nation grecque n'a pas toujours un sens pour les sujets ottomans qui n'ont jamais vécu dans l'Etat libre. Ils se sentent Grecs partout où ils sont, et s'ils ont une terre à laquelle ils tiennent, c'est Alexandrie.

Pour conclure, on peut dire qu'en dépit d'une situation économique et politique globalement assez désastreuse en Egypte, il est à l'époque plus agréable d'être Grec à Alexandrie qu'en territoire grec, et notamment dans les régions montagneuses de la Macédoine où sévit alors la violence.

---

<sup>1</sup> Communautés : R. Ilbert les définit comme "corps constitués sur le modèle des 'milleets' ottomans du XIXème siècle, institutions d'origine confessionnelle mais gérées par des laïques, qui encadrent chaque moment de la vie sociale." Colonies : regroupements par nationalités. (Cf. *Une certaine citoyenneté* in Revue "Autrement", série Mémoires n° 20, *Alexandrie 1860 - 1960*, p. 26-28.)

## LE CONFLIT MACEDONIEN.

Pour tenter de comprendre ce qui s'est passé en Macédoine à la charnière des XIXe et XXe siècle, il est nécessaire de remonter jusqu'à l'antiquité. Car, depuis cette lointaine époque, les peuples qui ont habité ces contrées sont à la fois liés à la Grèce et représentent pour elle un problème, une source de conflits.

### - La période antique.

On fait remonter au septième siècle avant J. C. la dynastie dont Philippe II et Alexandre le Grand sont les figures les plus connues. Elle règne sur les "gens du Haut Pays"<sup>2</sup> dont la capitale se situe vraisemblablement près de Vergina. Pas plus que les Grecs, les Macédoniens ne constituent alors un Etat unifié<sup>3</sup>. Leur langue est très proche du grec de Thessalie et dès le Ve siècle l'élite cherche à s'helléniser davantage, en invitant les poètes grecs et en participant aux Jeux Olympiques. Néanmoins, les rapports avec les autres Grecs restent conflictuels. C'est une suite d'alliances et de querelles liées à des intérêts économiques ou défensifs. Au IVe siècle la Macédoine conquiert l'hégémonie sur la Grèce juste avant qu'Alexandre ne fonde son empire.

A la mort d'Alexandre, la Macédoine et la Grèce du nord se retrouvent sous l'autorité du même diadoque. Les cités grecques indépendantes subissent la pression des souverains macédoniens.

De la colonisation romaine, à la fin de l'Empire d'Orient, la Macédoine ne forme qu'une province romaine avec la Grèce.

### - L'Empire Byzantin.

A partir du VIIe siècle la Macédoine est l'objet de disputes entre Byzantins et Bulgares. Ceux-ci, venus de la Mer Caspienne, parlaient une langue turque et ont été slavisés en Bulgarie.

Au IXe siècle les Bulgares sont eux-mêmes l'objet de dissensions entre Byzantins et missionnaires de Rome. Les uns prônent l'évangélisation en langue vernaculaire, les autres veulent imposer le latin. Finalement les Byzantins l'emportent : en 864 le roi de Bulgarie est baptisé à Constantinople. Mais en contre-partie, les missionnaires de Rome, craignant l'extension du Patriarcat de Constantinople, obtiennent l'indépendance de l'archevêché bulgare qui devient au siècle suivant un patriarcat.

---

<sup>2</sup> Cf. P. FAURE et M. J. GAIGNEROT, *Guide grec antique*, p. 141 sqq.

<sup>3</sup> Cf. D. Roussel, note dans THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, p. 460.

Byzance passe alors aux mains d'une dynastie arménienne dite "macédonienne". Son territoire, diminué par l'avance ottomane, est menacé par les Bulgares qui ont pris la Macédoine. La ville macédonienne d'Ohrid devient centre religieux pour l'évangélisation des Serbes et sera capitale des Bulgares.

A la fin du Xe siècle, les Byzantins reprennent la Macédoine lors des campagnes de Basile II, le "Bulgaroctone" (tueur de Bulgares), qui intègre l'Empire bulgare dans l'Empire byzantin.

La situation s'inverse au XII siècle, un nouvel Empire bulgare est créé. Mais l'invasion mongole ravage la Bulgarie et la Serbie.

Entre-temps, la quatrième croisade, à l'instigation de Venise, a détruit l'Empire byzantin pour lui substituer un empire "latin".

Une partie de la Grèce et la Macédoine deviennent serbes sous Etienne Douchan. Mais vers 1380 Bulgares et Serbes tombent sous le joug ottoman. Les Turcs suppriment le Patriarcat bulgare et replacent les chrétiens sous l'autorité de Constantinople. L'histoire de la Macédoine se confond alors avec celle des autres provinces ottomanes. L'Eglise bulgare abandonne le slavon et s'hellénise. Le réveil de la conscience bulgare attend les conflits russo-turcs du XVIIIe siècle. <sup>4</sup>

#### **- La question d'Orient.**

Pendant tout le XIXe siècle, la question d'Orient agite les grandes puissances européennes. La Macédoine en est un point névralgique. La Grèce et la Serbie conquièrent l'indépendance. Les Bulgares à la reconquête de leur langue obtiennent en 1870 la création d'un "exarquat" bulgare indépendant de Constantinople. Mais la Macédoine reste sous le joug ottoman. Il faut attendre 1870 pour voir la révolte des Slaves de Bulgarie et de Bosnie ébranler vraiment l'empire ottoman dans cette région.

C'est alors que le Tsar déclare aux Turcs une guerre qui s'achève par la défaite du Sultan et le traité de San Stéfano en 1878. Celui-ci prévoit une "grande Bulgarie" comportant toute la Macédoine, sauf Thessalonique et la Chalcidique, et la Thrace.

Au même moment des Grecs de Macédoine de la région de l'Olympe-Piéria se révoltent à l'instigation du "comité macédonien" siégeant à Athènes. Une autre révolte lui succède en Macédoine occidentale et prend la forme d'une guérilla.

---

<sup>4</sup> La Macédoine sous Byzance et après cf : G. CHALIAND, J. P. RAGEAU, *Atlas des Empires de Babylone à la Russie soviétique*, A. et J. SELLIER, *Atlas des peuples d'Europe centrale*, A. VACALOPOULOS, *Histoire de la Grèce Moderne*.

L'Autriche, qui veut sauvegarder sa route vers Thessalonique, et l'Angleterre, qui souhaite ménager l'Empire ottoman, demandent la révision du traité de San Stéfano. Le Congrès de Berlin crée une Roumélie Orientale indépendante et une Bulgarie beaucoup moins grande que celle prévue par le traité.

La Macédoine et la Thrace Occidentale restent ottomanes. Des "comitadjis" (comités) réclament l'indépendance et la Bulgarie soutient l'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédonienne, l'O.R.I.M. On a admis, au Congrès de Berlin, que la Thessalie et une petite partie de l'Épire devaient être données aux Grecs, mais cela a été laissé à la discrétion d'une négociation gréco-turque qui n'aboutira qu'en 1881. La Macédoine est alors une zone ottomane coincée entre la Grèce et la Bulgarie. Cette dernière, toujours expansionniste, continue de la convoiter tandis que les Serbes en veulent la partie septentrionale. La guerre entre Serbes et Bulgares, aboutit au statu quo du traité de Bucarest. Mais la Bulgarie annexe la Roumélie Orientale dès 1885, devenant alors le plus puissant État chrétien des Balkans.

Elle n'en perd pas pour autant ses visées sur la Macédoine, tente d'y faire nommer deux archevêques bulgares, renforce l'O.R.I.M. et poursuit activement sa propagande sur le terrain. Elle travaille en douceur dans un premier temps puis, dès 1894, utilise la violence et la terreur pour se rallier la population.

Le gouvernement grec, trop faible, ne peut intervenir, mais fin 1895 des officiers subalternes (dont P. Mélas) fondent la "Société Nationale" pour préparer la guerre. Dès lors la violence répond à la violence et met la Macédoine à feu et à sang.

#### **- Le Conflit gréco-bulgare en Macédoine de 1896 à 1908.**

Un espoir déçu et un espoir naissant s'affrontent cruellement.

Les Bulgares n'acceptent pas que le traité de San Stéfano ne se soit jamais concrétisé et ait été révisé à leur détriment.

Pour les Grecs, " le déplacement des frontières de l'Othrys à l'Olympe a ranimé les espoirs (...) et fortifié leur foi dans l'avenir de leur nation, parce qu'il les a amenés près de la Macédoine, patrie de Philippe II et d'Alexandre le Grand. "<sup>5</sup>

Cet affrontement a pour cadre les montagnes et les villages de Macédoine, région très propice à la guérilla. En 1896, quatre cents Grecs pénètrent en Macédoine. Ils se battent autant contre les Turcs et l'armée régulière bulgare que contre les comitadjis.

---

<sup>5</sup> Cf. A. VACALOPOULOS. *Histoire de la Grèce Moderne*, p. 188.

Or la défaite de 97 face aux Turcs brise le moral des Grecs. Ils en accusent la "Société Nationale" qui décide de se dissoudre.

Dans les villages macédoniens, Bulgares et Grecs rivalisent par la création d'écoles et d'orphelinats. L'opposition grecque se manifeste à Kastoria, Monastir. En 1899, les bandes de rebelles bulgares menées par des officiers de l'armée régulière s'opposent à la police turque, aux albanais garde-champêtres et gérants des domaines. Ils se posent en protecteurs des chrétiens et disent vouloir l'autonomie de la Macédoine. Ils réclament l'aide des villageois grecs et certains chefs trouvent refuge en Grèce.

En Serbie et en Grèce l'opinion prend alors conscience du danger. Le Consul de Monastir avertit la Grèce. Athènes réagit par des manifestations, mais le gouvernement ne bouge pas.

Inquiets, les Grecs de Macédoine s'organisent. I. Dragoumis, vice-consul à Monastir et Germain Karavanguélis, métropolite de Kastoria, poussent les Grecs à créer des comités de résistance. Ils sont constitués d'hommes convaincus, animés par un idéal que I. Dragoumis définit ainsi : "Alors ils pensaient que toutes les communautés qui étaient hors du royaume grec devaient s'unir et former un seul Etat. Pourquoi attendre la liberté d'une action de la Grèce ? Qu'ils travaillent et qu'ils agissent comme si la Grèce était inexistante, et alors elle les aiderait."<sup>6</sup>

Les Bulgares maltraitent ceux qui ne les aident pas et tuent ceux qu'ils considèrent comme des chefs (instituteurs et prêtres). Ils tentent de bulgariser de force les populations. L'Etat grec est alors obligé d'envoyer des officiers pour soutenir les troupes irrégulières. Salonique devient le centre de l'organisation et de soins aux blessés, en lien avec le métropolite de Kastoria. Des réseaux de résistance infiltrent consulats, évêchés, écoles...

En 1902, l'échec d'une révolte bulgare en Macédoine nord-orientale force des milliers de paysans à se réfugier en Bulgarie. En 1903 des attentats terroristes bulgares contre des biens grecs ou étrangers sont perpétrés à Salonique. Une insurrection réprimée par les Turcs, aboutit à la destruction de villages grecs.

Cette escalade de la violence et la répression aveugle des Turcs finissent par émouvoir l'Europe. Le Tsar et l'Empereur d'Autriche se rencontrent et décident de protéger les chrétiens de Macédoine au moyen d'une gendarmerie internationale. Leur initiative aggrave la situation : rivalités et intérêts des grandes puissances viennent s'ajouter aux problèmes ethniques locaux.

---

<sup>6</sup> Cf. VACALOPOULOS, op. cit. p. 202, cite *Le sang des martyrs et des héros*.

La région de Kastoria et du lac marécageux de Yanitsa sont le cadre de luttes sanglantes entre Grecs et Bulgares et de violentes répressions de la part des Turcs. Les succès des troupes irrégulières grecques suscitent des protestations en Bulgarie, des représailles contre les Grecs de Roumélie Orientale et Bulgarie, dont beaucoup se réfugient en Grèce. Nombre de Grecs de Kastoria, Florina et Perlepe, désespérés, émigrent aux U.S.A.

C'est du côté turc que l'Histoire se précipite. A Salonique de jeunes officiers, s'indignant des ingérences étrangères, créent un Comité Ottoman de la Liberté, demandant une amélioration de l'administration turque pour la Macédoine. En 1908 éclate la Révolution Jeune Turc qui proclame la fraternisation entre les différentes ethnies de Macédoine, la liberté, l'égalité, une promesse de constitution, le respect des religions et déclare une amnistie générale. Rebelles grecs et bulgares sortent de leurs cachettes respectives. L'Europe rappelle ses gendarmes.

Mais l'accalmie est de courte durée : il s'avère que la révolution turque est d'essence nationaliste et cherche à assimiler les autres peuples. Les troubles reprennent dans les campagnes de Macédoine et les Bulgares recommencent leur propagande.

#### **- La Macédoine au sein des conflits mondiaux.**

Les Guerres balkaniques vont mettre un terme à une situation apparemment sans issue. La première oppose les Turcs à leurs possessions balkaniques. Les Serbes conquièrent la Macédoine. Lors de la seconde guerre, les Bulgares, frustrés, se retournent contre les Serbes et les autres possessions ottomanes des Balkans.

Or, le traité de Bucarest, en août 1913, donne le nord de la Macédoine aux Serbes et le sud aux Grecs. La Bulgarie attend la première guerre mondiale pour prendre sa revanche en occupant à nouveau la Macédoine et la Thrace occidentale qui lui donnent un accès à la mer Egée. Mais en 1918, elle devra donner la Thrace à la Grèce et la Macédoine du nord à la Serbie.

Les activités des comitadjis en Macédoine tendent à diminuer pour s'éteindre dans les années vingt. Ils se rapprochent des oustachis croates et tournent leurs activités contre la Serbie. L'un d'eux assassine le roi Alexandre de Yougoslavie en 1934.

Mais tandis que P. Delta rédige *Voyou* et *Dans les secrets du marécage*, la Bulgarie ne perd pas l'espoir de reprendre pied en Macédoine. L'O.R.I.M. ne disparaît pas et lors de la Seconde Guerre Mondiale les Bulgares envahiront et annexeront à nouveau la Macédoine et la Thrace jusqu'au traité de Yalta et à l'instauration des régimes communistes de l'après-guerre.



Ainsi le roman se déroule-t-il dans deux contextes socio-historiques très différents si l'on se place du point de vue grec.

A la coexistence cosmopolite d'Alexandrie s'oppose le conflit ethnique macédonnien. Le confort de la cité égyptienne n' a rien à voir avec le mode de vie des villages isolés de Macédoine. Et malgré certains rapprochements (officiellement les deux régions sont ottomanes, les puissances européennes y défendent leurs intérêts au nom de la paix, face au nationalisme violent), on se demande pourquoi Delta a choisi de rapprocher ces deux mondes grecs, si étrangers. Car ce n'est pas tant la situation globale qui diffère de l'un à l'autre que la manière d'y être Grec.

Le Grec d'Alexandrie se sent colon à l'étranger, alors que le Grec de Macédoine se sent colonisé chez lui. Le colon grec se sent reconnu sur un territoire dont il jouit mais qu'il ne revendique pas. Le Grec colonisé se sent renié dans son identité sur un territoire qu'il considère comme le sien. En un mot, le Grec de Macédoine se sent comme le fellah d'Alexandrie.

Or, à l'époque du roman, la Macédoine, n'est pas plus grecque que l'Egypte. Et cela peut sembler étrange de la revendiquer au nom d'Alexandre le Grand sans réclamer Alexandrie. Aux yeux des Grecs, la "Grande Idée" fait la différence. La Grèce d'alors n'est pas encore une nation, elle le devient. Et se pose la question qui sous-tend tout le roman de Delta : "Qu'est-ce qu'être Grec ?"

## HISTOIRE D'UN ROMAN

On comprend que Delta ait situé son roman dans le cadre de la communauté alexandrine qu'elle connaissait et qui représente une partie importante de l'Hellénisme. Mais on se demande pourquoi elle y traite du conflit macédonien de 1904-1905.

En 1905, quand l'opinion grecque, y compris à Alexandrie, s'émeut des événements sanglants qui agitent cette contrée, elle fait la connaissance du nouveau vice-consul, Ion Dragoumis, le grand amour de sa vie. Pour elle, c'est "le cyclone qui a tout balayé". Or, Dragoumis arrive de Macédoine. Il était vice-consul à Monastir en plein conflit gréco-bulgare. Il raconte à Delta comment il a soutenu, avec Germanos, métropolitain à Kastoria, la rébellion et la défense grecques qu'incarnait Pavlos Mélas, son beau-frère<sup>7</sup> mort au combat l'année précédente. Il lui fournit des renseignements sur la guérilla et les développements politiques.

---

<sup>7</sup> Pavlos Mélas, est présent dans *Voyou* sous son pseudonyme Mikis Zézas. Il était le beau-frère de Dragoumis puisqu'il en avait épousé la soeur, Natalia.

Après la rupture imposée par sa famille, Pénélope consacre le reste de sa vie à l'écriture. Elle y est poussée par le désir de créer pour la jeunesse grecque une littérature attrayante qui lui soit propre, au nom d'une nécessité pédagogique. Mais sans doute est-ce mue par le besoin d'extérioriser un bouillonnement intérieur et des interrogations accumulées depuis l'enfance qu'elle se met à la tâche dès 1908, et pour plus de trente ans.

*Voyou* ne paraît qu'en 1935, mais elle commence à l'écrire dès 1910 et à partir de 1915 elle recueille des témoignages auprès d'anciens combattants de Macédoine.

Delta détruisait ses manuscrits après publication. On ne peut donc savoir quand elle a choisi un chien pour narrateur, comment elle a construit son intrigue, à quel moment elle a décidé d'y rattacher l'Histoire de la Macédoine. Il y a plusieurs romans entrecroisés et l'on ne sait si celui de Vassilis le Macédonien a précédé celui du chien *Voyou* ou inversement.

A la fin de sa vie, Delta, désespérée, renonce à tout réel espoir politique pour l'avenir immédiat de son pays. Mais cette femme dont on a souvent dit qu'elle confondait la politique avec l'histoire, poursuit ses recherches sur la guerre de Macédoine au Ministère des Affaires Etrangères, termine et publie *Voyou*, puis le second volet du roman, *Dans les secrets du marécage*. Pourquoi ? Pourquoi avoir passé un quart de siècle sur ce chapitre d'Histoire Grecque et écrire une simple histoire de petit chien fox-terrier qui se cherche une identité ? C'est que ce texte est aussi l'histoire de l'évolution personnelle et douloureuse de l'auteur, entre un patriotisme brûlant qui pouvait conduire à une violence extrême et le constat désespéré que cette violence-là, pour juste qu'elle puisse paraître, ne conduit qu'à des désastres sanglants. Cette conclusion n'apparaît que dans *Les secrets du marécage*, mais c'est à sa gestation que nous assistons ici, à la naissance du sentiment identitaire chez un individu.

L'auteur utilise le subterfuge de la fable qui permet de poser le problème avec plus d'acuité et peut-être plus de recul, puisque le chien a un regard extérieur sur le monde des hommes et, qui plus est, un regard innocent en raison de son jeune âge.

Le lecteur s'identifie facilement à ce sympathique héros à quatre pattes qui découvre le monde et se pose des questions philosophiques auquel le jeune lecteur sera confronté un jour. Etant donné l'âge du chien et les aventures qu'il vit sous nos yeux, ce texte apparaît comme une sorte de roman initiatique qui retrace le parcours de *Voyou* depuis la quête de son identité ethnique jusqu'à sa décision de devenir un héros national.

Au premier abord, il semble que Delta ait voulu susciter chez les jeunes une prise de conscience nationale, la fierté d'être Grec et le désir de consacrer leur énergie, voire leur vie, à leur patrie. Mais à y regarder de plus près, on n'est plus si sûr d'avoir ici une leçon de patriotisme pur à l'image de celui d'Alexios, le jeune héros byzantin de *Pour la Patrie*, son premier roman, publié en 1909, juste avant qu'elle ne commence à travailler sur *Voyou*.

Dès le premier chapitre, l'auteur invite son lecteur à briser un préjugé : les hommes ont tort de sous-estimer les animaux, de les considérer comme incapables d'éprouver des sentiments, de raisonner. S'agit-il seulement de préparer le lecteur à partager les aventures d'un petit chien ? Ne faut-il pas y voir la volonté de rejeter tous les préjugés vis-à-vis de l'autre, de l'étranger ?

La manière dont l'auteur décrit les diverses ethnies présentes dans *Voyou* et les rapports qu'elles entretiennent entre elles n'est pas manichéenne. Avec une grande honnêteté intellectuelle, elle montre la difficulté de définir d'une part ce qu'est un pays et d'une autre les critères d'appartenance à une patrie. Cela s'accorde mal avec le fanatisme aveugle qu'on a pu lui prêter.

Il nous a donc paru intéressant d'approfondir un peu la manière dont Delta aborde le problème de l'identité ethnique, d'autant plus que les événements donnent un regain d'actualité à cette question, et précisément dans cette partie de l'Europe.

A travers ce roman, Delta répond implicitement : "On est grec lorsqu'on a le désir de l'être". C'est le cas de son héros, le petit chien de race anglaise, né on ne sait où et adopté par une famille grecque en Egypte. Il veut résolument être grec, sans véritable raison, mais parce qu'il a de l'affection pour ses maîtres grecs. Sa détermination sera si forte qu'il s'enrôlera au côté des Grecs pour combattre les Bulgares en Macédoine. Devenir un héros de la nation n'est-il pas le plus sûr moyen d'acquérir la nationalité ?

Cette réponse de l'auteur est une réponse alexandrine. Elle émane d'un individu élevé dans une ville où l'on pouvait changer de passeport. Delta elle-même a fini par choisir la Grèce comme résidence, après avoir vécu en Angleterre, en Allemagne et être revenue à Alexandrie. Née hors de Grèce, de parents nés hors du territoire national, elle a voulu devenir grecque, c'est-à-dire selon la définition moderne, revendiquer, outre la langue et la religion, une terre (dont on peut retrouver les limites), un passé.

Car, loin de l'idée que se faisaient les Grecs alexandrins de leur propre grécité, la jeune nation grecque s'est imposée peu à peu en s'opposant aux autres. Cela a supposé une certaine intolérance religieuse et une violente défense des frontières.

Delta a connu la même évolution que son héros, Voyou, qui va de l'adhésion affective à une Grèce qu'il ne connaît pas jusqu'à la conscience du sentiment national. Et elle semble vouloir susciter une semblable évolution chez les jeunes générations grecques, en Grèce même et dans la diaspora.

Mais à l'époque où paraît le livre, monte une autre notion de l'identité nationale, celle que défendent les nazis et fascistes, qui s'affirme en déniait tout droit à l'étranger. Delta refuse cela.

Entre la mise en chantier de son roman et sa publication, l'auteur a vu varier à l'infini le thème identitaire et cela n'a pu manquer d'influencer sa démarche et son opinion personnelles.

Au début du siècle, à Alexandrie, diverses nationalités pouvaient cohabiter par intérêt commun et parce que les Puissances tiraient profit de l'existence de cette ville libre. En Macédoine, au contraire, chaque nationalité revendiquait d'occuper seule le territoire, et les grandes puissances avaient intérêt à favoriser l'une ou l'autre. Il en résulte deux visions très différentes de l'identité nationale et du rapport interethnique.

Mais pour bien analyser *Voyou*, il faut tenir compte du second volet du dyptique romanesque, *Dans les secrets du marécage*, dans lequel Delta décrira très bien jusqu'où peut mener cette haine aveugle de l'autre. Et la conclusion désespérée du second roman jette un autre éclairage sur l'itinéraire de Voyou et peut-être sur celui de Delta elle-même. Fallait-il quitter Alexandrie pour se définir Grec dans une telle horreur ? L'Histoire ne laissait peut-être pas le choix et cette Alexandrie-là disparaîtrait aussi, hélas, dans le feu du nationalisme égyptien.

Au delà d'un nationalisme simpliste qui les a utilisés, il y a une autre lecture possible de ces romans de Delta. Ils pourraient être une leçon sur la vanité des beaux enthousiasmes patriotiques lorsqu'ils sont fondés sur la haine et n'apportent que la mort. Serait-ce vraiment trahir cette femme qui s'est tellement occupée du sort des réfugiés, victimes des conflits balkaniques et de la Grande Catastrophe, victimes de la Grande Idée qu'elle avait tant défendue ? Serait-ce vraiment trahir celle qui se suicide en 1941, quand tout espoir pour son pays disparaît dans l'horreur nazie ?

A travers ce roman, nous espérons faire partager au lecteur notre intérêt pour la Grèce moderne et lui faire rencontrer une femme attachante, une grande dame méconnue hors de Grèce. Et il se peut que la fréquentation du petit chien Voyou le conduise à se poser réellement une question à laquelle trop de gens proposent actuellement des réponses toutes faites : au fond, qu'est-ce qu'être Grec... ou Français ?

## AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Le texte grec repris ici est celui de l'édition princeps de 1935 (ΚΑΣΤΑΛΙΑ). Depuis, les rééditions permanentes ont suivi l'évolution des conventions orthographiques et typographiques. Le texte est réédité aujourd'hui en monotonique (avec un seul accent), parallèlement aux réimpressions en polytonique.

Nous avons choisi de rester le plus possible fidèle à l'auteur et notamment de respecter l'accentuation de l'époque et l'orthographe de Delta. Elle était en relations avec des spécialistes de la langue grecque, dont Manolis Triandaphyllidis, auxquels elle demandait des conseils. Sa graphie est le témoin d'une époque très riche en réflexions sur le sujet et il nous aurait semblé la trahir si nous ne l'avions pas respectée. Pour que le lecteur du texte grec ne soit pas troublé par ce qui pourrait sembler des fautes d'impression, nous lui signalons ci-dessous les particularités orthographiques les plus marquantes.

En revanche nous avons adopté une présentation typographique différente (notamment pour les dialogues) parce que celle-ci nous semblait plus claire et se prêtait mieux au vis-à-vis avec la traduction française présentée selon les codes actuels.

En ce qui concerne l'orthographe, bien des différences sont liées aux querelles de l'époque sur le respect de l'étymologie. Le lecteur ne manquera pas de remarquer entre autres :

- que les règles concernant le  $\nu$  final des articles etc... n'étaient pas celles que nous suivons aujourd'hui.
- les verbes en  $-\acute{\omega}\nu\omega$  ici en  $-\acute{\upsilon}\nu\omega$  ( $\mu\epsilon\gamma\alpha\lambda\acute{\upsilon}\nu\omega$ ,  $\delta\iota\omicron\rho\theta\acute{\upsilon}\nu\omega$ ...).
- des mots comportant aujourd'hui la syllabe  $-ιο$ ,  $-ιω$  ici en  $-οιο$ ,  $-οιω$  ( $\nu\omicron\iota\acute{\omega}\theta\omega$  pour  $\nu\iota\acute{\omega}\theta\omega$ ,  $\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\iota\acute{\omega}\tau\iota\kappa\omicron\varsigma$  pour  $\acute{\alpha}\lambda\lambda\iota\acute{\omega}\tau\iota\kappa\omicron\varsigma$ ...).
- des mots comportant aujourd'hui la syllabe  $-ια$  ici en  $-εια$  ( $\theta\eta\lambda\epsilon\iota\acute{\alpha}$  pour  $\theta\eta\lambda\iota\acute{\alpha}$ ,  $\phi\alpha\rho\delta\epsilon\iota\acute{\alpha}$  pour  $\phi\alpha\rho\delta\iota\acute{\alpha}$ ...).
- $\upsilon$  pour  $\beta$  après voyelle :  $\acute{\epsilon}\upsilon\rho\iota\sigma\chi\alpha$ / ~~$\acute{\epsilon}\beta\rho\iota\sigma\chi\alpha$~~ ,  $\gamma\omega\upsilon\gamma\iota\acute{\omega}$ / ~~$\gamma\omega\beta\gamma\iota\acute{\omega}$~~ .
- des comparatifs formés en  $\acute{\omega}$  :  $\delta\upsilon\upsilon\upsilon\alpha\tau\acute{\omega}\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$  /  $\delta\upsilon\upsilon\upsilon\alpha\tau\acute{\omicron}\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$ .
- des graphies différentes  $\kappa\upsilon\tau\acute{\alpha}\zeta\omega$  /  $\kappa\epsilon\upsilon\iota\tau\acute{\alpha}\zeta\omega$ ,  $\gamma\lambda\upsilon\tau\acute{\omicron}\nu\omega$  /  $\gamma\lambda\iota\tau\acute{\omicron}\nu\omega$ .
- des consonnes doublées :  $\kappa\acute{\omicron}\kappa\alpha\lambda\omicron$  /  $\kappa\acute{\omicron}\kappa\alpha\lambda\omicron$ ,  $\xi\iota\pi\pi\acute{\alpha}\zeta\omega$  /  $\xi\iota\pi\acute{\alpha}\zeta\omega$ .

## ΠΡΩΤΕΣ ΜΟΥ ΑΠΟΡΙΕΣ

Κύταξα τ' άγόρια και σκέπτομουν.

Ό Λουκάς έγραφε σιωπηλά, τὰ φρύδια του σουφρωμένα, θυμωμένος άκόμα, ένώ ό Βρασίδης, με τὰ χέρια στις τσέπες, πήγαινε χ' έρχονταν, κάθονταν και σηκώνονταν, σφύριζε και τραγουδούσε, φασάρευε, γύρευε να δείξει πώς διασκέδαζε ώραϊα. Άλλά βαρυσούνταν φοβερά.

Νυσταγμένος τον άκολουθοΰσα με τὸ βλέμμα, κλείοντας πότε τὸ ένα μάτι πότε τὸ άλλο, και συλλογίζομουν.

Γιατί άραγε άντιπαθοΰσα τόσο τὸ Βρασίδα ; Τί ήταν πὸν δὲ μ' άρεξε σ' αυτόν ; Τὰ πεταχτά του χεΐλια ; Τὸ βάδισμά του τὸ νωθρό ; Ἡ μήπως ή ματιά του πὸν δὲ σὲ κύταξε ποτὲ κατὰ πρόσωπο ; Ἡταν οί γραβάτες του οί σφανταχτερές ; Τὰ μαλλιὰ του τὰ πομαδιασμένα και κολλημένα στὸ μέτωπο ; Ἡ άπλῶς ή άντίθεση ή του με τὸν έξάδελφό του, τὸ Λουκά ;

Γιατί ήταν μεγάλη ή άντίθεση αυτή. Ό Λουκάς, λιγνός, λεπτός, λίγο σκεπτικός πάντα, με τὰ γαλανὰ όρθάνοιχτα μάτια του πὸν σὲ κύταξαν ὡς μέσα στὴν καρδιά, τὰ σγουρά του κοντοκομμένα μαλλιὰ, βρουτσισμένα πίσω, ξεσκεπάζοντας τὸ μέτωπο. Ό Βρασίδης, ένα χρόνο μεγαλύτερος, παχύς, μαλθακός, σάφαλος, πολυλογάς, κυράτσα.

Τί μ' έννοιαζαν ὅμως έμένα ὅλα αυτά, και τί με πείραζαν ; Γιατί μου έκανε τόσο κακό ή παρουσία του, πὸν δὲν μπορούσα να βγάλω τὸ μάτι μου ἀπὸ πάνω του ;

Περνούσε ή ὡρα και ό Λουκάς ὅλο έγραφε.

Στὸ τέλος βαρέθηκε στὰ σωστά του ό Βρασίδης, πήγε κοντά του και τοϋ εΐπε με άέρα :

- Έλα, ξεμπερδεϋε τὸ μάθημά σου και πάμε κάτω στὸ περιβόλι.

- Να πῶς μονάχος σου, τοϋ άποκρίθηκε ό Λουκάς. Έγὼ δὲν παίζω μαζί σου.

## MES PREMIERS ETONNEMENTS.

J'observais pensivement les garçons.

Loukas écrivait silencieusement, les sourcils froncés, encore sous le coup de la colère, tandis que Vrassidas, les mains dans les poches, faisait les cent pas, s'asseyait puis se relevait, sifflait, chantait, faisait du bruit, cherchait à montrer qu'il s'amusait bien. Mais, en réalité, il en avait plus qu'assez.

Dans mon demi-sommeil, je le suivais du regard, fermant tantôt un oeil tantôt l'autre, et je réfléchissais.

Pourquoi donc éprouvais-je une telle antipathie vis-à-vis de Vrassidas ? Qu'avait-il de déplaisant à mes yeux ? Ses lèvres épaisses ? Sa démarche nonchalante ? Peut-être sa façon de ne jamais regarder les gens en face ? Etait-ce à cause de ses cravates voyantes ? De ses cheveux pommadés et collés sur le front ? Ou simplement en raison du contraste avec son cousin Loukas ?

Car ce contraste était grand. Loukas, élancé, mince, toujours un peu songeur, avait des yeux bleus grand ouverts qui vous regardaient jusqu'au tréfonds de l'âme et des cheveux bouclés, coupés courts et brossés en arrière, découvrant le front. Vrassidas, un an plus âgé, gros, efféminé, mou, bavard, avait des airs de pimbêche.

Néanmoins, que m'importait tout cela, à moi, et en quoi cela me dérangeait-il ? Pourquoi me sentais-je si mal à l'aise en sa présence que je ne pouvais le quitter des yeux ?

Le temps passait et Loukas écrivait toujours.

A la fin, Vrassidas en eut vraiment assez, il s'approcha de lui et lui dit d'un ton péremptoire :

- Allons, dépêche-toi de finir ta leçon et descendons au jardin.

- Vas-y tout seul, lui répondit Loukas. Moi, je ne joue pas avec toi.

- Καλέ, τί μου λές, καλέ ; Έκανε χοροϊδευτικά ό Βρασίδας.

‘Ο Λουκάς πετάχθηκε πάνω.

«Τώρα θα πέσει ξύλο», είπα μέσα μου. Καί χάρηκα λιγάκι, γιατί ήξερα πώς, αν και ένα χρόνο μικρότερος, ό Λουκάς θα του τις έβρεχε.

Μά βαστάχθηκε και κάθισε πάλι στο τετράδιό του.

- Δεν παίζω με ανθρώπους που βρίζουν, είπε.

‘Ο Βρασίδας γέλασε.

- Τί σε νοιάζει έσένα τί λέγω έγώ για τό Βασίλη ; Έκανε.

- Τόν αγαπώ τό Βασίλη. Καί δεν παραδέχομαι να τόν λές έσύ ζώο.

Με πόνεσαν τά λόγια αυτά του Λουκά, σα να με είχε δείρει.

- Μά δεν τó είπα μπροστά του, δικαιολογήθηκε ό Βρασίδας.

- ‘Ακόμα χειρότερο. Φοβάσαι να τó πείς μπροστά του και τó λές πίσω του.

- Πφφφ... έκανε ό Βρασίδας, ένας παλιοδοϋλος...

Αυτή τή φορά δεν κρατήθηκε ό Λουκάς και του ρίχθηκε.

Μ’ αυτός, που κάτι ήξερε από τις γροθιές του Λουκά, δεν τόν περίμενε. Μ’ έναν πήδο βρέθηκε στην πόρτα, κατέβηκε κουτροβαλιστά κ’ έφυγε, χωρίς καν να πάρει τó καπέλο του.

Κάθε άλλη ώρα θ’ άρπουσα τó καπέλο αυτό στα δόντια μου και θα τó έκανα κουρέλι. Μά όλη αυτή ή κουβέντα με είχε μελαγχολήσει τόσο, που ούτε κούνησα.

‘Ενώ ό Λουκάς εξακολουθούσε να γράφει, έγώ ακούμπησα τó κεφάλι μου στα πόδια μου και άφέθηκα στη συλλογή.

‘Όσο και αν αγαπούσα τó Λουκά και αν αντιπαθούσα τó Βρασίδα, αυτή τή φορά δεν μπορούσα να δώσω δίκαιο στον αγαπημένο μου. ‘Ακούσετε τήν ιστορία του καυγά.

‘Ο Βρασίδας ήθελε να κόψει ένα μεγάλο τσαμπι άγουρες μπανάνες που κρέμουνταν σε μιá μπαναριά. ‘Ο Βασίλης ό περιβολάρης τόν έμπόδισε. Είπε πως ήταν πολú πράσινες ακόμα, πως έπρεπε πρώτα να κιτρινίσουν οι μπανάνες τής άπάνω σειράς, και τότε μόνο να κοπεί τó τσαμπι και να μπεί στην ψάθα, για να ώριμάσουν και οι άλλες. Τίποτα ό Βρασίδας. ‘Επέμεινε και θύμωσε. Καί μόλις γύρισε ό Βασίλης τή ράχη, τόν είπε «ζώο». Τότε θύμωσε και ό Λουκάς και τά δυό εξαδέλφια μάλωσαν.

Με όλη τήν αντιπάθεια που είχα για τó Βρασίδα, αυτή τή φορά βρήκα πώς ό Λουκάς είχε άδικο.



- Eh bien, comme tu y vas, mon cher ! fit Vrassidas railleur.  
Loukas bondit.

"Maintenant, ça va chauffer !" me dis-je en moi-même, et je me réjouis un peu à la pensée que, quoiqu'un an plus jeune, Loukas aurait le dessus.

Mais il se retint et se rassit à son pupitre.

- Je ne joue pas avec des gens qui insultent les autres, dit-il.

Vrassidas rit.

- En quoi te dérange ce que je peux dire à Vassilis ? fit-il.

- J'aime bien Vassilis. Et je n'admets pas que tu le traites d'animal.

Ces paroles de Loukas me firent mal, comme s'il m'avait frappé.

- Mais je ne l'ai pas dit devant lui, protesta Vrassidas pour se disculper.

- C'est encore pis. Tu as peur de le lui dire en face et tu le dis dans son dos.

- Pfff... fit Vrassidas, un maudit serviteur...

Cette fois Loukas n'y tint plus et se jeta sur lui.

Mais celui-ci, qui connaissait bien les coups de poings de Loukas, ne l'attendit pas. D'un bond, il fut à la porte, dégringola l'escalier et fila, sans prendre son chapeau.

En toute autre circonstance, j'aurais attrapé ce chapeau entre mes dents et l'aurais mis en lambeaux. Mais toute cette conversation m'avait rendu si mélancolique que je ne bougeai pas.

Tandis que Loukas continuait à écrire, je posai ma tête sur mes pattes et me laissai aller à la méditation.

Si grandes que fussent mon affection pour Loukas et mon antipathie vis-à-vis de Vrassidas, je ne pouvais, cette fois, donner raison à mon préféré. Voici l'histoire de la dispute.

Vrassidas voulait couper un gros régime de bananes encore vertes qui pendait d'un bananier. Vassilis, le jardinier, l'en empêcha. Il dit qu'elles étaient encore très vertes, qu'il fallait d'abord laisser jaunir celles de la rangée supérieure, puis couper le régime et le mettre sur paille, pour que les autres mûrissent. Vrassidas ne voulut rien entendre. Il insista et se mit en colère. Et à peine Vassilis eut-il tourné le dos qu'il le traita d' "animal". Loukas se mit alors en colère à son tour et les deux cousins se disputèrent.

Malgré toute l'antipathie que j'avais pour Vrassidas, cette fois je trouvai que Loukas avait tort.

Ήταν πρώτη φορά που με πλήγωνα και με πρόσβαλλον οι  
άνθρώπινες προλήψεις.

Έκτοτε έκουσα πολλές άδικιες στη ζωή μου. Μ'αυτή ή πρώτη με  
πόνεσε, με πλήγωσε πολύ.

Συνηθίζουν οι άνθρωποι να λέν άλλους ανθρώπους «ζώα»,  
«κτίνη», «τετράποδα», για να βρίσουν και να τους πούν  
περιφρονητικά πώς δε σκέπτονται, δεν αισθάνονται, δεν κρίνουν,  
δεν νοιώθουν. Τò έκουσα και τò άκούω. Μά δεν τò συνήθισα ποτέ.

Γιατί άραγε είναι περιφρονητικό να σε πούν ζώο ; Γιατί είναι  
προσβολή να είσαι τετράποδο ; Ή μήπως ó αριθμός τών ποδαριών  
κάνει την αξία τών ζωντανών ; Ή μήπως έμεϊς δεν αισθανόμαστε ;  
Δεν κρίνομε ; Δεν αγαπούμε ; Δεν πονούμε τò ίδιο , αν όχι και  
περισσότερο από τους ανθρώπους ;

Αυτές ήταν οι σχέψεις που κείνη τή μέρα τόσο με τυράνησαν,  
ώστε από τότε αποφάσισα να σάς πώ μερικες ιστορίες τής ζωής μου,  
για να δείτε, όχι μόνο πόσο άδικοι είστε σεϊς οι άνθρωποι, αλλά και  
να πειστείτε πώς έσεϊς είστε ύποδεέστερα όντα από μάς, άφού έσεϊς  
δεν έχετε τήν ικανότητα να μάς καταλαβαίνετε, ενώ έμεϊς σάς  
έννοούμε πάντα μ' ένα σας μονάχα βλέμμα, με μιά σας κίνηση,  
άκόμα και από τόν τόνο μόνο τής φωνής σας, άδιάφορο τί γλώσσα  
μιλάτε.

C'était la première fois que les préjugés humains me blessaient et m'offensaient.

Depuis, j'ai entendu beaucoup de paroles injustes dans ma vie. Mais celle-ci, la première, me fit de la peine et me blessa profondément.

Les hommes ont coutume de traiter les autres hommes d'"animaux", de "bêtes", de "quadrupèdes" pour les insulter et leur dire dédaigneusement qu'ils ne pensent pas, qu'ils ne sentent pas, qu'ils ne raisonnent pas, qu'ils ne comprennent pas. Je l'ai entendu dire et je l'entends encore. Mais je ne m'y suis jamais habitué.

Pourquoi donc est-il méprisant d'appeler quelqu'un animal ? En quoi est-il offensant d'être un quadrupède ? Est-ce que par hasard le nombre de pattes fait la valeur des êtres vivants ? Ou bien est-ce que nous ne ressentons rien, nous autres animaux ? Ne raisonnons-nous pas ? N'aimons-nous pas ? Ne souffrons-nous pas autant, si ce n'est davantage, que les hommes ?

Telles étaient les pensées qui me tourmentèrent tant ce matin-là que je pris dès lors la décision de vous raconter quelques épisodes de ma vie, non seulement pour vous faire voir à quel point vous êtes injustes, vous les hommes, mais aussi pour vous convaincre que vous êtes des êtres inférieurs à nous, puisque vous n'avez pas la faculté de nous comprendre, tandis que nous, nous saisissons toujours votre pensée rien qu'à un seul de vos regards, à un seul de vos gestes et même à la seule intonation de votre voix, quelle que soit la langue dans laquelle vous vous exprimez.

## ΑΣΠΡΑ ΚΟΥΡΕΛΙΑ ΚΑΙ ΜΑΥΡΑ ΠΟΔΑΡΙΑ

Πρώτη μου ζωντανή ένθυση είναι τὸ πρῶτο μου ταξίδι.

Εἶχα περάσει τὸ καλοκαίρι στὴν Κηφισιά, μιὰ ἐξοχὴ κοντὰ στὴν πόλη πὸ τὴ λέν Ἀθήνα, καὶ πῆγαίνα πρώτη φορὰ στὴν Ἀλεξάνδρεια, ὅπου κατοικοῦσε ὁ ἀφέντης μου.

Τὴν Αἴγυπτο δὲν τὴ γνώριζα καθόλου. Πρὶν ἀπ' αὐτὸ τὸ ταξίδι θυμοῦμαι μονάχα τὸ μεγάλο περιβόλι τῆς Κηφισιάς, μὲ δέντρα πολλὰ καὶ λουλούδια, λουλούδια καὶ πάλι λουλούδια. Ἦρουν μικρὸς ἀκόμα, ὅταν, δὲν ξέρω ποιός, μὲ χάρισε στ' ἀφεντικά μου. Καὶ καθὼς ἐφέρετε, γιὰ μᾶς ὅσο καὶ γιὰ σᾶς, οἱ ἐντυπώσεις αὐτῆς τῆς ἡλικίας περνοῦν χωρὶς ν' ἀφήσουν σημάδι.

Πρώτη φορὰ βρίσκουμουν σὲ βαπόρι. Ἡ θάλασσα μύριζε δυνατὰ, ὁ ἄνεμος φυσοῦσε, καὶ στὸ ἀμπάρι ἦταν ποντίκια μπόλιχα. Τί χαρὰ γιὰ ἓνα σκαλάκι νὰ χώνεται ἀνάμεσα σὲ σεντούκια καὶ κάσες, καὶ μ' ἓνα τίνισμα νὰ πνίγει ποντικούς μεγάλους σὰν κουνέλια.

Μαζὶ ταξίδευε ὅλη ἡ οἰκογένεια. Μὰ ιδιαίτερη γνωριμία καὶ φιλία εἶχα μὲ τὸ Λουκά καὶ τὶς δίδυμες Ἄννα καὶ Λίσα, τὰ τρία μικρότερα παιδιά τοῦ ἀφέντη μου. Αὐτὰ ἔρχονταν κ' ἔπαιζαν τακτικὰ μαζί μου, στὴν ἄκρη τοῦ περιβολιοῦ τῆς Κηφισιάς, ὅπου κάθονταν ὁ Σωτήρης ὁ ὑπηρέτης, καὶ ὅπου ἦταν καὶ τὸ δικό μου σπιτάκι.

Τὸν ἀφέντη μου δὲν τὸν πολυῆξερα. Εἶχε φθάσει ἀπὸ ταξίδι τὴν παραμονὴ πὸ φύγαμε ἀπὸ τὴν Κηφισιά, μὲ τὸ μεγάλο του γιό, τὸ Μῆτσο. Ὡς πρὸς τὶς δύο κυρίες, τὴν κυρία Βασιωτάκη καὶ τὴν Εὐα, τὴ μεγάλη τῆς κόρη, πὸ ἦταν δεκαπέντε χρονῶν καὶ δὲν καταδέχονταν πιά παιχνίδια, σχεδὸν δὲν τὶς γνώριζα. Σπάνιες ἦταν οἱ ἐπισκέψεις τους στὴ δική μου γωνιά τοῦ κήπου καὶ μετρημένα τὰ χάδια τους.

Τὸ βαπόρι ἦταν πανηγύρι. Πολλοὶ οἱ ἐπιβάτες, καὶ μὲ ὅλους ἡμουν φίλος.

## II

### CHIFFONS BLANCS ET JAMBES NOIRES.

Mon véritable premier souvenir est celui de mon premier voyage.

J'avais passé l'été à Kifissia, une campagne aux environs de la ville appelée Athènes, et j'allais pour la première fois à Alexandrie, où habitait mon maître.

Je ne connaissais pas du tout l'Egypte. Avant ce voyage, je me rappelle seulement le grand jardin de Kifissia, avec beaucoup d'arbres et des fleurs, des fleurs et encore des fleurs. J'étais encore tout petit quand je ne sais qui m'offrit à mes maîtres. Et comme vous le savez, pour nous comme pour vous, les impressions de cet âge disparaissent sans laisser de trace.

C'était la première fois que je me trouvais sur un bateau à vapeur. La mer dégageait une odeur forte, le vent soufflait, et la cale regorgeait de rats. Quelle joie pour un jeune chien de se glisser au milieu des malles et des caisses et d'un bond prendre à la gorge des rats gros comme des lapins !

Toute la famille voyageait ensemble. Mais je connaissais et affectionnais plus particulièrement Loukas et les jumelles, Anna et Liza, les trois plus jeunes enfants de mon maître. Ceux-ci venaient régulièrement jouer avec moi au fond du jardin de Kifissia, où logeait Sotiris, le domestique, et où était ma propre niche.

Mon maître, je ne le connaissais guère. Il était revenu de voyage la veille de notre départ de Kifissia, avec son fils aîné, Mitsos. Quant aux deux dames, Madame Vassiotakis et Eva, sa fille aînée, qui avait quinze ans et dédaignait les jeux désormais, je ne les connaissais presque pas. Rares étaient leurs visites dans mon coin de jardin et leurs caresses étaient comptées.

Le voyage en bateau fut une fête. Les passagers étaient nombreux et j'étais l'ami de tous.

Μόνο με μιὰ κοπέλα, νόστιμη γαλανομάτα Έγγλεζίτσα, τὰ χάλασα ἀπὸ τὴν πρώτη μέρα.

Μὰ μήπως ἔφταιγα ἐγώ ;

Κάθονταν σὲ μιὰ πάνινη καρέγλα κοντὰ στὸ Μήτσο καὶ κουβέντιαζε μαζί του. Στὸ χέρι της, πὸν τ' ἄφηνε καὶ κρέμουνταν ἀπ' ἔξω ἀπὸ τὴν καρέγλα, βαστοῦσε ἕνα ἄσπρο κουρελάκι, καὶ ἐνόσω μιλοῦσε τοῦ Μήτσου, τὸ κουνούσε μιὰ ἐμπρὸς καὶ μιὰ πίσω, ἀργὰ-ἀργά, μὲ τρόπο πὸν μοῦ ἐρέθιζε τὶς κυνηγετικές μου διαθέσεις.

Ἄνασχωθήκα καὶ ὄρτωσα τ' αὐτιά μου. Τὸ κουρελάκι ἐξακολουθοῦσε νὰ πηγαينوέρχεται σὰν νὰ μοῦ λέγει :

- Καὶ ἀμὲ δὲ θὰ μὲ πιάσεις ποτέ... καὶ ἀμὲ δὲ... καὶ ἀμὲ δὲ... καὶ ἀμὲ δὲ...

- Ἄ ἔτσι εἶναι ; τοῦ φώναξα.

Μ' ἕναν πῆθο ὄρμησα στὸ χέρι τῆς Έγγλεζίτσας, ἄρπαξα τὸ κουρέλι, τὸ τίναξα δυο-τρὴς φορές, ἔτσι πὸν νὰ βγάλω ἀπὸ μέσα του κάθε πνοή, καί, πιάνοντάς το ἀνάμεσα στὰ πόδια μου, τοῦ τράβηξα δυο σαγκωματιές καὶ τὸ ἔκανα τρία κομμάτια.

Ποῦ νὰ φαντασῶ ἐγὼ πῶς θὰ σηκώνουνταν τέτοια ἐπανάσταση γιὰ ἕνα κουρελάκι πὸν σκότωσα !

Ἡ κοπέλα ἔβγαλε τὶς φωνές, σὰν νὰ τὴν εἶχα προσβάλει, φώναξε πῶς τῆς ἔσχισα τὸ νταντελένιο της μαντίλι. Ὁ Μήτσος, ὁ Λουκάς, ὁ κύριος Βασιωτάκης, οἱ δίδυμες, ὅλοι σηκώθηκαν ξεφωνίζοντας :

- Μάγκα ! Μάγκα !

Δὲν ἴξερα ποιὸν νὰ πρωτακούσω, σὲ ποιὸν νὰ πρωτοτρέξω. Ἡ κυρία Βασιωτάκη ἔλεγε καὶ ξανάλεγε πῶς τὰ σκυλιὰ δὲν εἶναι γιὰ συντροφιές. Μόνη ἡ Εὔα δὲν εἶχε κουνήσει ἀπὸ τὴν πλαγιαστή της καρέγλα, καὶ γέλοσε μὲ τὴν καρδιά της.

Σταμάτησα νὰ συλλογιστῶ πῶς νὰ εὐχαριστήσω ὅλους, πῶς νὰ πάγω διαμιάς σὲ ὅλους, καὶ τότε μ' ἔπιασε ὁ Μήτσος καὶ μ' ἔδειρε.

Δὲν πόνεσα πολὺ. Ἐνα-δυο μπατσιές στη ράχη δὲν εἶναι πράμα νὰ γίνεи λόγος. Μὰ τὸ φιλότιμό μου πειράχθηκε πολὺ, γιατί τὸ Μήτσο δὲν τὸν γνώρισα ἀκόμα ἀρκετά, ὥστε νὰ παραδεχθῶ ἀπὸ κεῖνον τέτοιες ἐλευθερίες ἀπέναντί μου.

Θύμωσα κ' ἐγώ. Κακιωμένος μὲ ὅλους, ἀρνήθηκα νὰ πάγω στὴ γαλανομάτα Έγγλεζίτσα, πὸν μετανοιωμένη τώρα, μὲ ξαναφώναζε κοντά της. Δὲ μ' ἀρέσουν οἱ ἄνθρωποι πὸν ἀνακατόνονται στὶς δουλειές τῶν ἄλλων, κ' ἐννοοῦσα νὰ τῆς τὸ ἀποδείξω.

Si ce n'est une jeune demoiselle, une délicieuse petite Anglaise aux yeux bleus, avec laquelle je me suis brouillé dès le premier jour.

Mais était-ce de ma faute ?

Elle était assise sur une chaise de toile près de Mitsos et causait avec lui. Dans sa main, qu'elle laissait pendre hors de la chaise, elle tenait un petit chiffon blanc, et tout en parlant avec Mitsos, elle l'agitait d'avant en arrière, lentement, lentement, d'une façon qui excitait mes instincts de chasseur.

Je me levai et dressai les oreilles. Le petit chiffon continuait son va et vient comme pour me dire :

- Na na nère, tu ne m'attraperas jamais... na na nère... na na nère... na na nère...

- Ah ! tu crois ça ? lui criai-je.

D'un bond, je m'élançai sur la main de la petite Anglaise, attrapai le chiffon, le secouai deux-trois fois, comme pour lui faire rendre l'âme, et, le saisissant entre mes pattes, je lui donnai deux bons coups de dents et le mis en lambeaux.

Comment aurais-je pu imaginer déclencher une telle effervescence pour un malheureux bout de chiffon que j'avais mis à mal ?

La demoiselle poussa des cris, comme si je l'avais attaquée, s'écria que j'avais déchiré son mouchoir de dentelle. Mitsos, Loukas, Monsieur Vassiotakis, les jumelles, tous se levèrent en s'exclamant :

- Voyou ! Voyou !

Je ne savais qui écouter en premier ni vers qui me précipiter. Madame Vassiotakis ne cessait de répéter que les chiens ne sont pas faits pour vivre en société. Seule Eva n'avait pas bougé de sa chaise longue, et elle riait de tout son coeur.

Je me mis à l'arrêt pour m'interroger sur la manière de les satisfaire tous, d'aller vers tous à la fois, et alors Mitsos m'attrapa et me corrigea.

Je n'eus pas très mal. Une ou deux tapes sur le dos ne valent pas la peine d'en parler. Mais mon amour-propre en fut très offensé, parce que je ne connaissais pas encore assez Mitsos pour accepter qu'il prenne de telles libertés à mon égard.

Je me mis en colère, moi aussi. Fâché contre tous, je refusai d'aller vers la petite Anglaise aux yeux bleus qui, revenue à présent à de meilleurs sentiments, m'appelait de nouveau auprès d'elle. Je n'aime pas les gens qui se mêlent des affaires des autres et j'avais l'intention de le lui prouver.

Μὲ τὴν οὐρά μου χαμηλὴ ἔφυγα καὶ κατέβηκα στὸ ἀμπάρι, ὅπου ξέσπασα στὰ ποντίκια. Ὅσα παρουσιάστηκαν, ὅλα τὰ ἔπνιξα. Κ' ἐκδικήθηκα ἔτσι τὴν ἀνόητη κοπέλα ποὺ στάθηκε αἰτία νὰ γίνῃ τὴν τόση περιττὴ φασαρία.

Τὴν νύχτα σταματήσαμε σ' ἓνα λιμένα. Βάρκες σίμωσαν μὲ φωνὲς καὶ φασαρία, κόσμος ἀνέβηκε, ἄλλος κατέβηκε, μὰ τ' ἀφεντικά μου δὲν παρουσιάστηκαν. Μόνος ὁ Μῆτσος ἀνέβηκε στὸ κατάστρωμα κ' ἔπιασε κουβέντα μ' ἓνα βαρκάρη, μπάρμπα Λάμπρο. Ζητοῦσε νέα γιὰ κάποιον, λέει, μπάρμπα του, τὸν Καπετὰν Μανώλη, καὶ γιὰ ἓναν ἐξάδελφό του Περιλιῆ ποὺ κάθονταν μὲ τὸν Καπετὰν Μανώλη.

Καλὰ ἦταν ὅλοι στὸ Ἡρώλειο, ἀποκρίθηκε ὁ μπάρμπα Λάμπρος, καλὰ ἦταν καὶ ἡ Γιαγιά, καὶ τὸν ἔστειλαν νὰ πεῖ χαιρετήματα, γιατί ἦταν γέροι πολὺ καὶ μικρὸς ὁ Περιλιῆς, καὶ δὲν μποροῦσαν νὰ ἔλθουν νύχτα νὰ δοῦν τ' ἀφεντικά μου.

Δὲ μ' ἐνδιέφερε ἡ κουβέντα, δὲν ἤξερα κανέναν ἀπ' αὐτοὺς ποὺ ἀνέφεραν, κ' ἔτσι κύταξα καὶ ἄκουα ἄλλες κουβέντες γύρω μου.

Ὁ λιμένας λέγονταν Σούδα, καὶ ὁ τόπος ἐκεῖνος Κρήτη. Ἦταν ἡ ἰδιαιτέρη πατρίδα τοῦ ἀφέντη μου. Εἶναι, λέει, νησί, δηλαδὴ ἓνα μεγάλο κομμάτι γῆς, τριγυρισμένο ἀπὸ νερό. Ἐπειδὴ ὅμως δὲν ἔκανα τὸ γύρο, δὲ σᾶς τὸ βεβαιώνω. Μ' ἀρέσει νὰ λέγω μόνον ὅ,τι εἶδα ὁ ἴδιος.

Φύγαμε προτοῦ χαράξει, καὶ τὴν αἰριανή, πάλι τὰ χαράματα, εἶδαμε μιὰ ξερὴ λουρίδα κίτρινη, ὅπου μεγάλες πέτρες ἦταν ριχμῆνες μαζωχτὲς. Ὅσο πλησιάζαμε, ξεχώρισα πῶς ἡ λουρίδα ἦταν γῆ, καὶ οἱ πέτρες ἦταν σπίττα καὶ ἀνεμόμυλοι. Ὑστερα εἶδα κατάρτια καὶ πλοῖα πολλὰ, ὕστερα μαῦρα βουνὰ ἀπὸ κάρβουνα, ἄσπρα βουνὰ ἀπὸ σακκιά, κίτρινα βουνὰ ἀπὸ ξύλα, ὅλα στοιβαγμένα στὴν προκυμαία. Ὑστερα ξεχώρισα ἀνθρώπους ποὺ πηγαionoέρχονταν.

Μὰ κανένα δέντρο δὲν εἶδα.

Αὐτὴ ἦταν ἡ Ἀλεξάνδρεια. Εἶχαμε φθάσει.

Ἦταν ὅμως γραφτὸ πῶς δὲ θὰ τελείωνε καλὰ τὸ ταξίδι μου.

Πλησίασε τὸ πλοῖο καὶ ἀράξαμε στὴν προκυμαία. Μὲ μεγάλη μου ἀπορία εἶδα ἓνα κῆμα ἀπὸ ἀσπρουλιάρικα ρούχα μὲ μαῦρα κεφάλια, νὰ ρίχνεται στὴν ξύλινη σκάλα καὶ νὰ χύνεται στὸ πλοῖο.

Δὲ μοῦ εἶχε τύχει ἀκόμα νὰ δῶ μαῦρους ἀνθρώπους, οὔτε νὰ τοὺς ἀκούσω. Τοὺς ἔβλεπα πρώτη φορὰ καὶ ὅλους μαζί, ποὺ ἀνέβαιναν μαλόνοντας καὶ φωνάζοντας.



Je m'en fus la queue basse et descendis dans la cale, où je fondis sur les rats. J'en étranglai autant qu'il s'en présenta. Et je me vengeai ainsi de la stupide jeune demoiselle qui avait causé un tel tapage inutile.

Au cours de la nuit, nous nous arrêtàmes dans un port. Des barques s'approchèrent, il y eut du bruit et des éclats de voix, des gens débarquèrent, d'autres embarquèrent ; mes maîtres, cependant, ne parurent point. Seul Mitsos monta sur le pont et engagea la conversation avec un batelier, le Père Lambros. Il voulait avoir des nouvelles d'un parent, à ce qu'il dit, le Capétan Manolis, et d'un de ses cousins, Périclès, qui habitait chez le Capétan Manolis.

Ils allaient tous bien à Héraclion, répondit le Père Lambros, la Grand-Mère aussi allait bien et ils l'avaient envoyé les saluer de leur part, parce qu'eux-mêmes étaient trop vieux et Périclès bien jeune pour venir de nuit voir mes maîtres.

La conversation ne m'intéressait pas, je ne connaissais aucun de ceux dont il était question, c'est pourquoi je regardais autour de moi et écoutais les autres conversations.

Le port s'appelait Souda, et cette contrée la Crète. C'était le pays de mon maître. C'est une île, dit-on, c'est à dire un grand morceau de terre entouré d'eau. Cependant, comme je n'en ai pas fait le tour, je ne vous l'assurerai pas. Je tiens à n'affirmer que ce que j'ai constaté de mes propres yeux.

Nous partîmes avant le point du jour, et le lendemain, à l'aube une fois encore, nous vîmes un ruban jaune, aride, sur lequel de gros cailloux étaient jetés en tas. Au fur et à mesure que nous approchions, je percevais que ce ruban était la terre ferme, et que les cailloux étaient des maisons et des moulins à vent. Ensuite je vis des mâts et des navires en grand nombre, puis des montagnes noires de charbon, des montagnes blanches de sacs, des montagnes jaunes de bois, le tout amoncelé sur le môle. Plus tard encore je pus distinguer des gens qui allaient et venaient.

Mais je ne vis pas un arbre.

C'était Alexandrie. Nous étions arrivés.

Or, il était écrit que mon voyage ne se terminerait pas bien.

Le navire accosta et nous jetâmes l'ancre à quai. A mon grand étonnement, je vis une marée de vêtements blanchâtres à têtes noires se précipiter dans l'escalier de bois et se déverser dans le navire.

Il ne m'était encore jamais arrivé de voir des hommes noirs, ni d'en entendre. J'en voyais pour la première fois et qui tous ensemble montaient en se disputant et en criant.

Φορούσαν κάτι παράξενα μακριά ποκάμισα, βρώμικα και μπαλωμένα, άλλα άσπρα, άλλα μπλού ξεβαμμένα, και άλλα μαύρα, που τὰ λέν «γκαλαμπιές». Για νὰ μὴν τοὺς ἐμποδίζουν στὸ βιαστικὸ τοὺς ἀνέβασμα, τὶς εἶχαν πιάσει στὰ δόντια τοὺς, ξεσκεπάζοντας τὶς φαρδεῖες τοὺς βρόακες καὶ τὶς μακρτεῖες μαύρες τοὺς γυμνὲς γάμπες.

Πρέπει νὰ ξέρετε πῶς, ἀπὸ κουτάβι, ἔχω ἀντιπάθεια ἀπεριόριστη καὶ ἀνίκατη γιὰ τὶς γυμνὲς γάμπες. Πρῶτη φορὰ ἔβλεπα τόσες πολλὲς μαζί καὶ ὅλες μαύρες. Μ' ἔπιασε κοκὸ που δὲ λέγεται, καὶ ἄρχισα νὰ πιθῶ καὶ νὰ γαυγίζω, ἔτσι, ἀπὸ νευρικὰδα.

Ἐκείνη τῆ στιγμῇ ἕνας γυμνοπόδαρος μονομάτης ἔφθασε τρεχάτος, σπρώχνοντας καὶ παραμερίζοντας τοὺς ἄλλους. Ἄρπαξε τὴ βαλῖα τῆς Εὐας, τὸ σάακο τῆς κυρίας Βασιωτῶα κ' ἔσκυψε νὰ πιάσει καὶ ἄλλα δέματα.

Τὸ ποτήρι ξεχείλισε πιά, τὸ εἶχαν παραξυλώσει !

Πέταξα ἕνα γαύγισμα καὶ ρίχθηκα στὰ γυμνὰ πόδια τοῦ μαύρου που ἔβγαλε μιὰ φωνὴ καὶ πήδηξε σ' ἕνα μπάγκο. Πίσω του κ' ἐγώ. Ἄρπῶ τὴν γκαλαμπία του, τραβῶ, γρυλίζω. Τί γίνηκε τότε δὲν πολυξέρω. Πάταγος μεγάλος ἀκούστηκε, ἔκανα μιὰ κουτρουβάλα στὸν ἀέρα καὶ βρέθηκα χάρω, ἀνάμεσα σε βαλῖες, χέρια καὶ πόδια που ἀλληλοχτυπιοῦνταν καὶ ἀλληλοπολεμοῦνταν. Ἦμουν κάπως ζαλισμένος, μὰ τὴν γκαλαμπία δὲν τὴν ἄφηνα ἀπὸ τὰ δόντια μου.

Γύρω μου μὲ ξεκουφαῖναν οἱ φωνές. Κάποιος μὲ τραβοῦσε, ἄλλος μὲ χτυποῦσε...

Ἐξαφνα ὁ μαύρος μου ξέφυγε, ἀφήνοντας ἕνα κομμάτι πανὶ στὰ δόντια μου, κ' ἔτρεξε κατὰ τὴ σάλα. Ὁρμησα πίσω του. Γύρευα τὰ γυμνὰ του πόδια.

- Νὰ φορέσεις παπούτσια ! Νὰ φορέσεις παπούτσια ! τοῦ γαύγιζα ἔξω φρενῶν, ἀρπάζοντας πάλι τὸ ρούχο του.

Σὲ μιὰ στιγμῇ ἡ γκαλαμπία του ἔγινε κουρέλι, σὰν καλὴ ὥρα τὸ νταντελένιο μαντίλι τῆς γαλανομάτας, καὶ ρίχτηκα στὴ φαρδεῖά του βρόακα.

Αὐτὸς, μὲ τὸ τρομαγμένο του μοναχικὸ μάτι ἀπάνω μου καὶ τὰ χέρια σηκωμένα, ξεφώνιζε : « Ἄφρίτ ! Ἄφρίτ ! » που θὰ πεῖ : « Ὁ διάβολος ! Ὁ διάβολος ! » Καὶ φοβοῦνταν νὰ μὲ πιάσει, αὐτὸς κοτζῆρι ἄντρας, ἐμένα τὸν τόσο δά.

Θὰ πάθαινε καὶ ἡ βρόακα του τὰ ἴδια τῆς γκαλαμπίας, ἂν δὲν πρόφθαινε ὁ Μῆϊτσος. Μὲ μιὰ κοφτὴ στὴ μύτη, μὲ ἀνάγκασε ν' ἀνοίξω τὸ στόμα. Κ' ἔτσι γλύτωσε ὁ μονομάτης μαύρος που ἀκόμα τρέχει.

Ils portaient une sorte de longues chemises étranges qu'on appelle "galabiyas", sales et rapiécées, les unes blanches, d'autres bleu délavé, d'autres encore noires. Pour ne pas être gênés dans leur empressement à monter à bord, ils les avaient saisies entre leurs dents, découvrant leurs culottes bouffantes et leurs jambes nues, longues et noires.

Il faut que vous sachiez que, tout chiot déjà, j'avais une aversion sans bornes et insurmontable pour les jambes nues. C'était la première fois que j'en voyais autant à la fois et de toutes noires. Cela me fit un effet inexprimable, et je me mis à sauter et à japper, comme ça, par nervosité.

A cet instant précis, un borgne nu-jambes arriva en courant, bousculant et écartant les autres. Il attrapa la valise d'Eva, le sac de Madame Vassiotakis et se pencha pour prendre d'autres paquets.

C'en était trop, on avait dépassé les bornes !

J'aboyai, puis me jetai sur les jambes nues du noir qui poussa un cri et sauta sur un banc. Et moi derrière lui. J'attrape sa galabiya, je tire, je gronde. Je ne sais pas très bien ce qui se passa à ce moment-là. Un grand fracas se fit entendre, je fis une culbute en l'air et je me retrouvai par terre au milieu de valises, de pieds et de mains qui s'entrechoquaient et s'entremêlaient. J'étais un peu étourdi, pourtant mes crocs ne lâchèrent pas la galabiya.

J'étais abasourdi par les cris qu'on poussait autour de moi. L'un me tirait en arrière, l'autre me frappait...

Soudain, le noir m'échappa, abandonnant un bout de tissu entre mes crocs, et dévala l'escalier. Je bondis derrière lui, à la poursuite de ses jambes nues.

- Mets des chaussures, mets des chaussures ! lui aboyai-je, hors de moi, en attrapant de nouveau son vêtement.

En un instant, sa galabiya fut mise en lambeaux, exactement comme le mouchoir de dentelle de la petite aux yeux bleus, et je me jetai sur sa culotte bouffante.

Lui, son oeil unique fixé sur moi, l'air terrifié et les bras au ciel, s'écriait: "Afrit ! Afrit !" ce qui signifie : "Le diable ! le diable !" Et cet homme de grande taille avait peur de m'attraper, tout petit que j'étais.

Sa culotte aurait fini comme sa galabiya si Mitsos n'était pas arrivé à temps. D'une tape sur le museau, il me força à ouvrir la gueule. Et c'est ainsi que fut délivré le noir borgne qui court encore.

Μ' έπιασε από τὸ κολάρο ὁ Μῆτσος καὶ μ' ἔσυρε πίσω. Μοῦ ἔδωσε μιὰ δυὸ στὴ ράχη καὶ μ' ἔθεσε μὲ τὸ λουρί.

Ἡ μητέρα του, δυσανεστημένη, ἀργοκουνούσε τὸ κεφάλι.

- Μὰ τί πράμα εἶναι αὐτὸ τὸ σκαλί ! Καλὲ αὐτὸς εἶναι ἄγριος ! Πρόσεχε, Χρῆστο, μὴ σοῦ ριχθεῖ καὶ σένα, εἶπε σ' ἕναν νέο πού στέκονταν χαμογελώντας πλάγι της.

- Ἄμπά, μὴ φοβᾶσαι, ἀποκρίθηκε ὁ νέος, μὲ ξέρει ἐμένα, εἴμαστε παλιοὶ φίλοι. Δὲν εἶναι ἔτσι, Σκάμπ ;

Τοῦ ἔριξα μιὰ ματιά, μὰ δὲν κατάλαβα. Ποιανοῦ μιλούσε ἄραγε ; Μὲ κύταζε μένα, καὶ ὅμως δὲν τὸν ἤξερα καθόλου.

- Εἶναι καλῆς ράτσας σκαλάκι, καλὰ τὸν διάλεξες, Χρῆστο, εἶπε ὁ Μῆτσος. Πῆρε τὸ χαμάλη γιὰ κλέφτη καὶ τοῦ ρίχτηκε. Αὐτὸ πρέπει νὰ σ' εὐχαριστεῖ, Μητέρα, καὶ νὰ σὲ καθησυχάζει πὼς θὰ ἔχομε στὸ σπίτι καλὸ φύλακα.

Πολὺ μὲ κολάκεψαν τὰ λόγια τοῦ Μῆτσου, τόσο πού δὲ σκοτίστηκα ν' ἀκούσω τὰ παρακάτω, οὔτε ν' ἀκολουθήσω τὸν ἀφέντη μου πού κατέβηκε στὴν προκυμαία μὲ τὴν κυρά μου, τὴν Εὐά καὶ τὸν ξένο Χρῆστο.

Ἵλοι μαζί μπῆκαν σ' ἕνα ὠραῖο ἀμάξι, μὲ ἀσπροντυμένο ἀμαξᾶ καὶ δύο μεγάλα ἄλογα, κ' ἔφυγαν.

Δὲν εἶχα φανταστεῖ ποτὲ πὼς εἶμαι ἀπὸ καλὴ ράτσα. Μὰ τὸ εἶχε πεῖ ὁ Μῆτσος, καὶ ὁ Μῆτσος βέβαια ἤξερε, ἀφοῦ εἶχε μουστάκι καὶ ἀφοῦ ἦταν τόσο ὁμορφο παληκάρι.

Φουσκωμένος ἀπὸ ὑπερηφάνεια τὸν ἄφησα νὰ μὲ κατεβάσει καὶ μένα στὴν προκυμαία, νὰ μὲ βάλει σὲ ἄλλο ἀμάξι, ὅπου μπῆκε μὲ τὰ μικρότερα ἀδελφία του, καὶ νὰ μὲ πάρει ὅπου ἤθελε. Φθάνει πού μὲ βαστοῦσε ὁ Μῆτσος καὶ ἤμουν εὐχαριστημένος.

Ἦταν ἡ πρώτη μου ἐπαφὴ μὲ τὴν κοινωνία. Καὶ δὲ γνώριζα ἀκόμα τίς ματαιότητες τοῦ κόσμου.

Mitsos m'attrapa par le collier et me tira en arrière. Il me donna une ou deux tapes sur le dos et me mit en laisse.

Sa mère, mécontente, hochait lentement la tête.

- Hé bien, qu'est-ce que c'est que ce chien ! Mais il est féroce ! Prends garde, Christos, qu'il ne se jette aussi sur toi, dit-elle à un jeune homme qui se tenait debout près d'elle, souriant.

- Bah ! n'aie pas peur, répondit le jeune homme, moi, il me connaît, nous sommes de vieux amis. N'est-ce pas, Scamp ?

Je lui jetai un coup d'oeil, mais je ne compris pas. De qui parlait-il donc ? C'était moi qu'il regardait et pourtant je ne le connaissais pas du tout.

- C'est un petit chien de bonne race, tu l'as bien choisi, Christos, dit Mitsos. Il a pris le portefaix pour un voleur et s'est jeté dessus. Mère, la perspective d'avoir à la maison un bon chien de garde doit te réjouir et te rassurer.

Les paroles de Mitsos me flattèrent beaucoup, au point que je ne pris pas la peine d'écouter le reste ni de suivre mon maître qui descendit à quai avec ma maîtresse, Eva et Christos, l'étranger.

Tous ensemble ils montèrent dans une belle voiture menée par un cocher tout de blanc vêtu et deux grands chevaux, puis ils s'en allèrent.

Je ne m'étais jamais figuré être un chien de race. Mais Mitsos l'avait dit, et Mitsos devait savoir ce qu'il disait puisqu'il avait une moustache et que c'était un si beau gaillard.

Gonflé d'orgueil, je le laissai me descendre à mon tour sur le quai, me mettre dans une autre voiture dans laquelle il monta avec ses petits frères et soeurs et m'emmener où il voulait. Il suffisait que Mitsos me tienne et j'étais content.

Tel fut mon premier contact avec la société. Et je ne connaissais pas encore les vanités du monde.

## Ο ΦΙΛΟΣ ΜΟΥ Ο ΜΠΟΜΠΗΣ

Περάσαμε από διάφορους δρόμους, στενούς, στραβούς, όλο 'Αραπιά και βρώμα. Περνώντας έβλεπα κάτι παράδρομους, ακόμα πιο στενούς και στραβούς, με χαμηλότενες, μαυρισμένες από τη λήγδα πόρτες, όπου κάθονταν στο χώμα 'Αραπίνες, κ' έπαιζαν 'Αραπάκια, και μπαινόβγαιναν κότες, και περιδιάβαζαν περιστέρια καμαρωτά πλάγι σε πεινασμένες γάτες που τα κύταζαν με λαίμαργα μάτια. Λαχταρούσα να σπάσω το λουρί μου, να πηδήσω από το άμαξι, ν' άρπάξω καιιά γάτα από το σβέρκο και να την τινάξω ως που να την πνίξω.

Γιατί πρέπει να ξέρετε πως έμεις οί σκύλοι μισούμε τις γάτες, όπως ό 'Έλληνας μισεί το Βούλγαρο. Τουλάχιστον έτσι είπε μια μέρα ό Μήτσος, και ό Μήτσος τα ξέρει αυτά τα πράματα. "Αν ρωτήσεις τον 'Έλληνα, γιατί μισεί το Βούλγαρο, θα σου πεί πως είναι «προπατορικοί έχθροί». Δεν ξέρω πολύ καλά τί θα πεί αυτό, μα φαντάζομαι πως ό Βούλγαρος θάχει κάποια άποφορά, που έξωφρενιάζει τον 'Έλληνα, όπως ή γάτα έμάς.

"Έτσι συλλογίζομουν, σαν έβλεπα τον περιβολάρη, το Βασίλη...

Μα θα σας τα πω με την άράδα.

Περνούσαμε λοιπόν από δρόμους και σοκάκια με παλιόσπιτα και μαγαζιά άράπικα, μπαράκες δηλαδή, με το πάτωμα ψηλότερο από το δρόμο, όπου σταυροπόδι κάθονταν σαφικάδες και φεσάδες με γυαλιστές άραδωτές γκαλαμπίες, χίτρινες, σταχτειές ή μελιτζανιές, και πουλούσαν ύφασματα, παντούφλες, χαλιά ή χρυσαφικά. Στο δρόμο, πουλητάδες έσπρωχναν χεράμαξες φορτωμένες χαλβάδες, και κόκκινα και άσπρα ζαχαρωτά, μαθρα από τις μυίγες. "Άλλος, άνακούρκουδα στο χώμα, έφηνε κάτι χίτρινους κεφτέδες σε λάδι, που σκορπούσε την τσίχνα του σε όλη τη γειτονιά.

Παρακάτω, ένα κοριτσάκι, με κόκκινη γκαλαμπία και το κεφάλι δεμένο σε τσεμπέρι, που μια φορά ήταν άσπρο, έβαζε κ' έβγαζε από

### III

#### MON AMI BOBBY.

Nous longeâmes différentes rues, étroites, tortueuses ; rien que des quartiers arabes et sales. En passant, je voyais des sortes de chemins de traverse encore plus étroits et tortueux, avec des portes basses et étroites, noircies par les taches de graisse. Là, des femmes arabes étaient assises par terre, des petits Arabes jouaient, des poules entraient et sortaient, et des pigeons se promenaient en se rengorgeant sous l'oeil gourmand de chats affamés. Je brûlais d'envie de casser ma laisse, de sauter de la voiture, d'attraper un chat à la nuque et de le secouer jusqu'à l'étrangler.

Car il faut que vous sachiez que nous, les chiens, nous haïssons les chats, comme le Grec hait le Bulgare. C'est du moins ce que Mitsos a dit un jour et Mitsos s'y connaît. Si on demande au Grec pourquoi il déteste le Bulgare, il dira qu'ils sont "ennemis héréditaires". Je ne sais pas très bien ce que cela veut dire, mais j'imagine qu'il émane du Bulgare quelque chose qui met le Grec hors de lui comme le chat nous exaspère.

C'était ce que je pensais lorsque je voyais Vassilis, le jardinier...

Mais je vous raconterai cela le moment venu.

Nous longions donc des rues et des ruelles avec de vieilles maisons et des échoppes arabes, c'est-à-dire des baraques dont le plancher est au-dessus du niveau de la rue, où étaient assis, jambes croisées, des gens coiffés de turbans ou de fez, portant des galabiyas lustrées à rayures, jaunes, cendre ou aubergine, qui vendaient du tissu, des pantoufles, des tapis et des bijoux. Dans la rue, des vendeurs poussaient des charrettes à bras chargées de halva et de sucreries rouges et blanches, noires de mouches. Un autre, accroupi à même le sol, faisait frire des boulettes jaunes dans une huile qui répandait une odeur de brûlé dans tout le quartier.

Plus loin, une petite fille en galabiya rouge, la tête enveloppée d'un fichu qui avait dû être blanc, faisait passer d'un cageot au

ένα καφάσι στο χῶμα, και από τὸ χῶμα σὲ καφάσι, κάτι πῆτες φτενὲς και κούφιεσ, που τίς τρώνε οἱ Ἀραπάδεσ ἀντὶ ψωμί. Που και που στο πεζοδρόμιο, καμιά Ἀραπίνα, καθισμένη ἀνακούρχουδα, πουλούσε τραγουδιστὰ κουρμάδεσ ἢ σταφύλια ἀραδιασμένα στο ταψί της που βούιζε ἀπὸ τίς μυῆγεσ. Και στὴ λάσπη τοῦ δρόμου, Ἀραπάκια ἔπαιζαν και φώναζαν, και ὅπου ἔβλεπαν ἀμάξι, πετιοῦνταν ἀπάνω, ἔπιαναν στὰ δόντια τὴν παρδαλή τουσ γκαλαμπία, ξεσκεπάζοντασ ὅλο τὸ μελαχροινὸ κορμάκι τουσ, και χόρευαν και πηδοῦσαν ἐμπρὸσ στ' ἄλογα, που ἦταν θαῦμα πῶσ δὲν πατήσαμε κανένα.

Πολὺ μ' ἐρέθιζαν ὅλα αὐτά, προπάντων που κανένασ ἀπ' αὐτοὺσ δὲ φοροῦσε παπούτσια οὔτε κάλτσεσ. Ἀλλὰ μὲ βαστοῦσε σφιχτὰ ὁ Μῆτσοσ ἀπὸ τὸ γιαιά μου, και μόνο μὲ γαυγίσματα μπορούσα νὰ ἐκφράσω τὸ θυμὸ μου.

Σὲ λίγο βγήκαμε ἀπὸ τὰ στενοσόκακα, και περάσαμε ἀπὸ δρόμουσ πλατύτερουσ και παστρικοὺσ, μὲ μεγάλα σπίτια και ὠραῖα μαγαζιά, ὅπου μ' εὐχαρίστηση εἶδα πάλι διαβάτεσ που φοροῦσαν καπέλα και παπούτσια.

Παρακάτω, πέρα ἀπὸ τὰ μαγαζιά, σπίτια τετράγωνα, ὅλα μὲ ἡλιακοὺσ πλατεῖσ, τριγυρισμένα ἀπὸ περιβόλια, φαίνονταν σὰν νὰ κοιμοῦνταν, μὲ τὰ παντζούρια τουσ κατεβασμένα σὰ μάτια κλειστὰ. Κανένα δὲν εἶχε κεραμίδια.

Μπήκαμε σ' ἕνα ἀπ' αὐτὰ τὰ περιβόλια μὲ πρασιέσ, γρασίδι και δέντρα μεγάλα και φουντωτά, που μου θύμιζαν λίγο τὴ δροσιὰ τῆσ Κηφισιάσ.

Μοῦ ἔβγαλε τότε ὁ Μῆτσοσ τὸ λουρί και μὲ ἄφησε ἐλεύθερο νὰ τρέξω ὅπου θέλω.

Ἐμπρὸσ στὴ μαρμαρένια σκάλα που ἀνέβαινε στο πλατύσκαλο τοῦ σπιτιοῦ, στέκονταν τὸ ἀμάξι που εἶχε φέρει τὸν κύριο Βασιωτάκη και τίς κυρίεσ. Ἦταν ζεμένα δυὸ ὠραῖα καστονὰ ἄλογα, καταιδρωμένα και ζεσταμένα ἀπὸ τὸ δρόμο.

Τὸ δεξί, καθὼσ μὲ εἶδε, μοῦ ἔγνεψε μὲ τὸ μάτι και μοῦ εἶπε :

- Γειά σου, πατριώτη ! Ἀπὸ πότε σὲ ρωμέιη ὑπηρεσία ;

- Τί εἶπεσ ; ρώτησα.

Μὰ τὴν ἴδια στιγμή ὁ ἀμαξῆσ, ἀσπροντυμένος και ἀσπρογαντωμένος, μάζεψε τὰ γκέμια, και τ' ἄλογα ξεκίνησαν.

Ἐχαναν τὸ γύρο τοῦ κήπου και σταμάτησαν στὴν ἄλλη ἄκρη, ἐμπρὸσ στοὺσ στάβλουσ.



sol et du sol sur le cageot des sortes de galettes minces et creuses que les Arabes mangent en guise de pain. Ici et là, sur le trottoir, quelque femme arabe, assise en tailleur, vendait avec une voix chantonnante des dattes ou des raisins rangés sur un plateau de métal bruisant de mouches. Et sur le sol boueux, des petits Arabes jouaient et criaient. Dès qu'ils voyaient une voiture, ils s'envolaient, saisissaient entre leurs dents leur galabiya bigarrée, découvrant tout leur petit corps brun, dansaient et sautaient devant les chevaux, et c'était miracle qu'aucun ne soit piétiné.

Tout cela m'excitait beaucoup, et par dessus tout le fait qu'aucun ne portait de chaussures ni de chaussettes. Mais Mitsos me tenait serré par le collier et je ne pouvais exprimer ma colère que par des aboiements.

Peu de temps après, nous sortîmes des venelles et nous longeâmes des rues plus larges et propres, avec de grandes maisons et de beaux magasins où je vis à nouveau avec satisfaction des passants qui portaient des chapeaux et des chaussures.

Plus loin, au-delà des magasins, des maisons rectangulaires, ayant toutes des façades exposées au soleil et entourées de jardins, semblaient dormir derrière leurs volets de bois fermés comme des yeux. Aucune n'avait de tuiles.

Nous entrâmes dans l'un de ces jardins avec des plates-bandes, du gazon et de grands arbres touffus qui me rappelaient un peu la fraîcheur de Kifissia.

Mitsos me retira alors ma laisse et me permit de courir librement où je voulais.

Devant l'escalier de marbre qui montait au perron de la maison se tenait la voiture qui avait amené Monsieur Vassiotakis et les dames. Deux beaux chevaux bruns y étaient attelés, tout en sueur, échauffés par la course.

Dès que celui de droite me vit, il me fit un clin d'oeil et me dit :

- Salut, compatriote ! Depuis quand es-tu au service des Grecs ?

- Qu'as-tu dit ? demandai-je.

Mais à l'instant même, le cocher, vêtu et ganté de blanc, prit les rênes et les chevaux se mirent en branle.

Ils firent le tour du jardin et s'arrêtèrent à l'autre bout, devant les écuries.

Τους κυνήγησα, κ' ἔφθασα τὴν ὥρα πού πηδοῦσε χάμω ὁ ἀμαξῆς, καὶ δυὸ Ἀραπάδες σταβλίτες, πού ἐκεῖ τοὺς λὲν σαΐσηδες, παραλάβαιναν τ' ἄλογο, τὰ σκούπιζαν, κ' ἔλυναν τὰ λουριά τους.

Ἔτρεξα στὸ δεξι ἄλογο.

- Τί εἶπες πρὶν ; τὸ ρώτησα.

- Ἦθελα νὰ ξέρω ἀπὸ πότε ἐσύ, πατριώτης μας, βρίσκεσαι σὲ ρωμέϊκη ὑπηρεσία.

Τὸ ἀριστερὸ ἄλογο, μιὰ ὄμορφη φοράδα, τίναξε τὸ κεφάλι καὶ εἶπε στὸ σύντροφό της μὲ κάποια περιφρόνηση :

- Σὰ δὲ βαρυνέσαι, Μπόμπη, μὲ τέτοια ζέστη ! Δὲ βλέπεις πὼς εἶναι κουτάβι ἄκόμα καὶ δὲ νοιώθει τί τοῦ λές ;

Μοῦ κακοφάνηκε ὁ τρόπος της.

- Κάλλιο κουτάβι παρὰ ξυνισμένο γεροντοκόριτσο, τῆς ἀποχρίθηκα.

Πέταξε ἓνα εἰρωνικὸ χλιμίντρισμα, καὶ ἀκούουθήσε τὸ σαΐση πού τὴν πῆγαινε στὸ στάβλο νὰ τὴ στεγνώσει.

- Γεροντοκόριτσο δυὸ χρονῶν !... ἔκανε. Καὶ ξυνισμένο κιάλα ! Πφφφ...

- Μὴ συνεριζέσαι τὴ Ντέϊζη, εἶπε μὲ καλοσύνη ὁ Μπόμπης. Δὲν εἶναι κακαῖα, μὰ ἡ ζέστη τὴν πειράζει. Βλέπεις ἐμεῖς οἱ Ἄγγλοι ὑποφέρομε στὴ ζέστη.

- Μπά ; ἔκανα. Εἶσαι Ἄγγλος ;

- Βέβαια. Καὶ σὺ εἶσαι.

- Ἐγώ ;

- Ἐ, καλά, δὲν τὸ ξέρεις ; Εἶσαι φόξ-τέριε, καὶ τὰ φόξ-τέριε εἶναι πάντα Ἄγγλοι. Γι' αὐτὸ σὲ ρώτησα, ἀπὸ πότε μπῆκες σὲ ρωμέϊκη ὑπηρεσία.

Δὲ μ' ἄρεσε καθόλου αὐτὸ τὸ ἀστεῖο. Ὁ Μῆτσος ἦταν Ἕλληνας, ὁ Λουκάς καὶ οἱ δίδυμες ἐπίσης. Τοὺς εἶχα ἀκούσει νὰ τὸ λὲν τόσες φορές σὰν ἔπαιζαν πόλεμο κ' ἔπαιρναν παράξενες ὀνομασίες, σὰν ἔσειαν τὶς σημαιοῦλες τους μὲ τὶς γαλάζιες γραμμές, καὶ τὶς ἔμπηγαν στὸ σπιτάκι μου, πού γίνονταν πότε τὸ «Κοῦγκι τοῦ Σαμουῖλ» καὶ πότε τὸ «Χάνι τῆς Γραβιάς» καὶ πότε ἡ «Πύλη τοῦ Ρωμανοῦ». Δὲν ἤθελα καθόλου νὰ εἶμαι ἀλλοιωτικὸς ὡς αὐτοῦς, καὶ τὸ εἶπα τοῦ Μπόμπη.

Ἐκεῖνος χαμογέλασε.

- Τί νὰ κάνεις ; Θὲς καὶ δὲ θὲς, εἶσαι Ἄγγλος, μοῦ εἶπε. Ἄγγλος ἐγεννήθηκες καὶ Ἄγγλος θὰ πεθάνεις.

Je les suivis et arrivai au moment où le cocher sautait à terre et où deux garçons d'écurie arabes, qu'on appelle là-bas "*sais*", prenaient en charge les chevaux, les brossaient et leur enlevaient leur harnais.

Je courus vers le cheval de droite.

- Qu'as-tu dit tout à l'heure ? lui demandai-je.

- Je voulais savoir depuis quand tu te trouves, toi notre compatriote, au service des Grecs.

Le cheval de gauche, une belle jument, hocha la tête et dit à son compagnon avec un certain mépris :

- Comme si tu n'en avais pas assez, Bobby, avec cette chaleur ! Tu ne vois donc pas que c'est encore un chiot et qu'il ne saisit pas ce que tu lui dis ?

Ses façons me déplurent.

- Mieux vaut un chiot qu'une vieille fille aigrie, lui répondis-je.

Elle lança un hennissement ironique et suivit le *sais* qui la conduisait à l'écurie pour la sécher.

- Vieille fille de deux ans !...fit-elle. Et en plus aigrie ! Pfff...

- Il ne faut pas en vouloir à Daisy, dit gentiment Bobby. Elle n'est pas méchante mais la chaleur l'importune. Vois-tu, nous autres, Anglais, nous souffrons de la chaleur.

- Tiens ? fis-je. Tu es anglais ?

- Bien sûr. Et toi aussi.

- Moi ?

- Eh bien, ne le sais-tu pas ? Tu es un fox terrier et les fox terrier sont tous anglais. C'est pour cela que je t'ai demandé depuis combien de temps tu étais entré au service des Grecs.

Cette plaisanterie ne me plut pas du tout. Mitsos était grec, Loukas et les jumelles aussi. Je les avais si souvent entendus le dire quand ils jouaient à la guerre et prenaient de drôles de noms, quand ils agitaient leurs petits drapeaux rayés de bleu et les fixaient sur ma niche qui devenait tantôt le «Koungui de Samuel», tantôt le «Khan de Gravias», tantôt la «Porte de Romanos». Je ne voulais absolument pas être différent d'eux et je le dis à Bobby.

Celui-ci sourit.

- Comment faire ? Que tu le veuilles ou non, tu es anglais, me dit-il. Anglais tu es né et anglais tu mourras.

Μὲ δυσαρέστησαν πολὺ αὐτὰ τὰ λόγια. Κατέβασα τ' αὐτιά μου καὶ τὸ κεφάλι, κ' ἔκανα γιὰ τὸ σπῆτι, ὅπου εἶχα δεῖ τ' ἀφεντικά μου νὰ μπαίνουν.

Ἐξαφνα μοῦ ἦλθε μιὰ φωτεινὴ ἰδέα καὶ τρεχάτος γύρισα στὸ στάβλο. Οἱ δυὸ σαϊσηδες ἔτριβαν τὸν Μπόμπη μὲ χοντρὲς φανέλες, γιὰ νὰ τὸν στεγνώσουν.

- Μπόμπη, τοῦ φώναξα, ποῦ γεννήθηκες ἐσὺ ;

- Δὲν ξέρω, καημένε, μοῦ ἀποκρίθηκε, μὰ πιστεύω στὸ στάβλο, γιὰτὶ ἐκεῖ μὲ ἀγόρασε ὁ Ἀφέντης.

- Ἄ... ἔκανα μαγκωμένος.

Αὐτὴ ἡ ἀπάντηση δὲ μὲ φώτιζε καθόλου. Μὰ ἔξαφνα μοῦ ἦλθε μιὰ ἰδέα.

- Μά, φίλε μου, τότε εἶσαι Ἀράτης ! τοῦ φώναξα. Γιὰτὶ ὁ στάβλος εἶναι σὲ Ἀράτικο τόπο.

- Ὅχι, καημένε, ἔκανε ὁ Μπόμπης, πῶς μπορεῖ νὰ μὲ ἀγοράσει στὸ δικό του στάβλο τοῦτος ὁ ἀφέντης μας ; Μὲ ἀγόρασε στὸ στάβλο τοῦ πρώτου μου ἀφέντη, τοῦ λόρδου, καὶ μὲ φέρανε δῶ μὲ βαπόρι, ὅπου μὲ ἀνέβασαν καὶ μὲ ξανακατέβασαν μέσα σὲ κασόνια, μὲ σκοινιά, μὲ βίντσι, μὲ φωνές, μὴ ρωτᾶς φασαρία...

- Ἄ... ἔκανα πάλι.

Ἦταν ὅλα ἀκατανόητα γιὰ μένα. Κασόνια, βίντσι, σκοινιά, γιὰ νὰ ταξιδεύει ἓνα ἄλογο ; Ἐγὼ ἀνέβηκα μόνος μου στὸ βαπόρι, χωρὶς φασαρίες καὶ φωνές. Μὰ δὲν εἶπα τίποτα. Συλλογίζουμαν. Τὸν ρώτησα :

- Καὶ ποῦ κάθουνταν ὁ ἀφέντης σου ὁ λόρδος ;

- Δὲν ξέρω...

- Ἦταν μήπως στὴν Κηφισιά ; ρώτησα γιὰ νὰ τὸν φέρω στὸ συμπέρασμα ποῦ ἤθελα.

- Ξέρω γώ ; Κηφισιὰ εἶναι μιὰ λέξη ποῦ τὴν ἄκουσα συχνά, μὰ δὲν ξέρω τί θὰ πεῖ.

- Ἀχ, τί κρίμα ποῦ εἶναι τόσο ἀμάθητα τ' ἄλογα, εἶπα μέσα μου. Λέγει πῶς εἶναι Ἄγγλος καὶ δὲν ξέρει ποῦ γεννήθηκε.

Καὶ τὸν ρώτησα :

- Τί γλῶσσα μιλοῦσαν στὸ στάβλο σου ;

- Ἀγγλικά. Μ' ἔλεγον «νάϊς μλόη» «φάϊν τρόττε» ποῦ θὰ πεῖ, «ἴμορφο παιδί» καὶ «καλὸς δρομέας»...

- Λοιπὸν θὰ πεῖ πῶς γεννήθηκες σὲ ἀγγλικὸ μέρος, διέκοψα μ' ἐνθουσιασμό, καὶ λὲς σωστὰ πῶς εἶσαι Ἄγγλος. Ἐγὼ γεννήθηκα

Ces paroles me furent très désagréables. Je baissai les oreilles et la tête et me dirigeai vers la maison où j'avais vu entrer mes maîtres.

Soudain, il me vint une idée lumineuse, et je retournai à l'écurie à fond de train. Les deux *sais* frottaient Bobby avec de grosses flanelles pour le sécher.

- Bobby, lui criai-je, où es-tu né, toi ?

- Je ne sais pas, mon pauvre ami, me répondit-il, sans doute à l'écurie puisque c'est là que mon maître m'a acheté.

- Ah... fis-je, interdit.

Cette réponse ne m'éclairait pas du tout. Mais soudain il me vint une idée.

- Mais alors, mon cher, tu es arabe ! lui criai-je. Puisque l'écurie se trouve en territoire arabe.

- Non, mon pauvre ami, fit Bobby, comment notre maître actuel aurait-il pu m'acheter dans sa propre écurie ? Il m'a acheté à l'écurie de mon premier maître, le Lord, et m'a amené ici par le vapeur, à bord duquel on m'a embarqué puis débarqué au moyen de grands caissons, de cordes, de winches, à grand renfort de cris, je ne te dis pas dans quel vacarme...

- Ah... fis-je de nouveau.

C'était complètement inconcevable pour moi. Des caissons, des winches, des cordes pour faire voyager un cheval ? J'étais monté tout seul sur le vapeur, sans vacarme ni cris. Mais je ne dis rien. Je réfléchissais. Je lui demandai :

- Et où habitait ton maître, le Lord ?

- Je ne sais pas.

- N'était-ce pas à Kifissia ? demandai-je pour l'amener à la conclusion que je souhaitais.

- Que sais-je ? Kifissia est un mot que j'ai souvent entendu, mais je ne sais pas ce qu'il veut dire.

Ah, quel dommage que les chevaux soient aussi ignorants, me dis-je en moi-même. Il dit être anglais et il ne sait où il est né.

Et je lui demandai :

- Quelle langue parlait-on dans ton écurie ?

- L'anglais. On m'appelait "nice boy", "fine trotter", ce qui veut dire "beau gars", bon trotteur".

- Cela veut donc dire que tu es né dans une contrée d'Angleterre, coupai-je avec enthousiasme, et tu as raison de dire

στην Κηφισιά, όπου μιλούσαν ελληνικά, ώστε είμαι Ρωμηός. Βλέπεις λοιπόν πώς δεν είμαστε πατριώτες.

"Ημουν καταχαρούμενος. Το συμπέρασμά μου μου φαίνονταν φωτεινότατο, κ' έξέφραξα τη χαρά μου κουνώντας όλο και γρηγορότερα την ουρά μου. Έκείνος όμως έμενε σκεπτικός.

- Μά ό πατέρας σου και ή μητέρα σου τί ήταν ; ρώτησε.- Δεν ξέρω, είπα. Δεν τους γνώρισα.

Ή Μπόμπης με κύταζε όλο και πιο συλλογισμένος.

- Νομίζω πώς οί γονείς είναι που σε κάνουν Ρωμηό ή "Αγγλο, και πώς ή γλώσσα που μιούν στο στάβλο σου δε σημαίνει, είπε. Ξέρω πώς ή Ντέιξη, όταν θέλει να κωχηθεί, λέγει πώς ή μητέρα της...

- "Όχι, αδελφέ, άφησε τη Ντέιξη ! είπα νευριασμένος. Αυτό που σου λέγω είναι το σωστό και είμαι Ρωμηός.

Σήκωσα ψιλά την ουρίτσα μου και βγήκα από το στάβλο.

- Πρέπει αλήθεια τ' άλογα να είναι κουτά, είπα μέσα μου.

Μά ήταν τόσο καλός ό Μπόμπης, και ό τρόπος του τόσο φιλικός, που λυπήθηκα για τη σχέση μου αυτή, και πάλι γύρισα στο στάβλο με σκοπό να του πώ κανένα καλό λόγο.

Ή Μπόμπης συλλογίζονταν ακόμα.

Καθώς με είδε, χαμήλωσε το κεφάλι, με κύταζε καλά και μου είπε :

- Ξέρεις ;... Θαρρώ πώς αυτό που σε κάνει Ρωμηό ή "Αγγλο είναι τ' όνομα. Έσένα πώς σε λένε ;

- Μάγκα.

- Λοιπόν είσαι Ρωμηός. Έμένα με λένε Μπόμπη, ώστε είμαι "Αγγλος. Και ή Ντέιξη είναι Έγγλέζα. Αυτή θα είναι ή αλήθεια.

Μά βέβαια αυτή ήταν ή αλήθεια.

Ή από τη χαρά μου έδωσα μια γλυψιά του Μπόμπη και ξανάφυγα τρεχάτος.

- Είναι και μερικά άλογα που δεν είναι καθόλου κουτά, είπα μέσα μου.

que tu es anglais. Moi, je suis né à Kifissia, où l'on parle grec, je suis donc grec. Tu vois bien que nous ne sommes pas compatriotes.

J'étais tout joyeux. Ma conclusion me semblait parfaitement lumineuse, et j'exprimais ma joie en remuant la queue sans arrêt et le plus vite possible. Lui, pourtant, demeurait sceptique.

- Mais de quelle origine étaient ton père et ta mère ?  
demanda-t-il.

- Je ne sais pas, dis-je, je ne les ai pas connus. Bobby me regardait, toujours plus songeur.

- Je pense que ce sont les parents qui font qu'on est grec ou anglais, et que la langue parlée à l'écurie ne signifie rien, dit-il. Je sais que Daisy, quand elle veut se vanter, dit que sa mère...

- Oh, mon bon, laisse Daisy de côté, fis-je tout énervé. Ce que je te dis est exact et je suis grec.

Je dressai bien haut ma petite queue et sortis de l'écurie.

- Vraiment, faut-il que les chevaux soient stupides, me dis-je en moi-même.

Mais Bobby était si gentil, et ses façons si amicales que je fus chagriné de cette réflexion que je venais de faire, et je retournai de nouveau à l'écurie avec l'intention de lui dire un mot gentil.

Bobby réfléchissait toujours.

Dès qu'il me vit, il baissa la tête, me regarda bien et me dit:

- Sais-tu ?... Je crois que ce qui fait qu'on est grec ou anglais est le nom que l'on porte. Toi, comment t'appelles-tu ?

- Voyou.

- Tu es donc grec. Moi, on m'appelle Bobby, donc je suis anglais. Daisy aussi est anglaise. Voilà la vérité.

Mais, bien sûr, c'était ça la vérité.

De joie, je donnai un coup de langue à Bobby et je repartis en courant.

- Il y a même quelques chevaux qui ne sont pas sots du tout, me dis-je en moi-même.